

2453
V3J4

JEAN BAUDRY

PROCHAINEMENT

LA VIE

[illegible]

AUGUSTE VACQUERIE

JEAN BAUDRY

PREMIÈRE REPRÉSENTATION — PARIS, THÉATRE-FRANÇAIS
19 OCTOBRE 1863

PARIS
PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE DE SEINE, 18

M DCCC LXIII
1863


UNIVERSITY OF TORONTO
APR 28 1970
LIBRARY

A MA SŒUR

PERSONNAGES

JEAN BAUDRY	MM.	Régnier.
OLIVIER		Delaunay.
BRUEL		Barré.
GAGNEUX		Coquelin.
BARENTIN		Eug. Provost.
UN COMMIS		Masquillier.
ANDRÉE	Mlles	Favart.
MADAME GERVAIS		Jouassain.
Une Servante.		

Le premier acte à Paris. Les trois autres au Havre.

Pour la mise en scène

s'adresser à M. Baptiste, régisseur de la scène

au Théâtre-Français, à Paris.

ACTE PREMIER

Un petit salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANDRÉE, MADAME GERVAIS, puis BRUEL.

MADAME GERVAIS, un écheveau de laine à la main.

Andrée, tu me tiendras mon écheveau.

ANDRÉE, interrompant une broderie.

Oui, ma tante.

MADAME GERVAIS.

Sur quoi l'enrouler? Cherche-moi un morceau de papier, une carte, quelque chose.

ANDRÉE, lui montrant une carte.

Voici, ma tante.

MADAME GERVAIS.

Prends l'écheveau.

BRUEL, passant la tête à une porte

Andrée !

ANDRÉE.

Père ?

BRUEL.

Où as-tu mis mon gilet ?

ANDRÉE.

Sur ton lit.

BRUEL.

Je ne le trouve pas.

ANDRÉE.

Je vais te le donner. Pardon, ma tante, je reviens.

BRUEL.

Madame Gervais, personne n'est venu me demander?

MADAME GERVAIS.

Personne.

BRUEL.

Et pas de lettre du Havre ?

MADAME GERVAIS.

Je vous l'aurais remise.

BRUEL.

C'est que vous êtes si étourdie !

ANDRÉE.

Viens, père. (Elle l'entraîne.)

MADAME GERVAIS.

Étourdie, moi ! — Où donc ai-je fourré le papier d'Andrée ?

UNE SERVANTE, entrant.

Madame, c'est madame Biran qui envoie savoir de vos nouvelles.

MADAME GERVAIS.

Dites que je suis guérie et que j'irai la remercier.

LA SERVANTE.

Et puis. des cartes que le portier vient de monter.

MADAME GERVAIS.

Donnez. (La servante sort.)

MADAME GERVAIS, regardant les cartes.

Madame Romanet. — M. Bacier — M. Hervel. — Madame Gustave Huet. — M. Vincent... Qu'est-ce que c'est que ça, M. Vincent? Je ne le connais pas. (Lisant.) « Attendra chez lui jusqu'à une heure. » Eh bien, qu'il attende! qu'est-ce que ça me fait? — En finira-t-elle avec son gilet? — Vincent! Le portier se sera trompé. Je lui ferai redescendre cette carte. (Appelant.) Andrée! (Andrée et Bruel rentrent.)

ANDRÉE.

Me voici, ma tante.

MADAME GERVAIS.

C'est heureux! — Prends mon écheveau. (Andrée prend l'écheveau, et madame Gervais, sans y songer, enroule la laine autour de la carte de Vincent.)

BRUEL, allant à la pendule.

Midi quarante minutes!

MADAME GERVAIS, à Bruel.

Prenez garde à ma potiche.

BRUEL.

Ainsi, il n'est venu personne pour moi?

MADAME GERVAIS.

Je vous ai déjà dit que non.

BRUEL.

Bien sûr?

MADAME GERVAIS.

Est-ce que vous me soupçonnez de vous dissimuler comme un objet précieux?

BRUEL.

C'est incroyable! — Et cette lettre du Havre qui n'arrive pas! Le portier monte-t-il les lettres?

MADAME GERVAIS.

A quoi voulez-vous qu'il les emploie? Vous allez casser ma potiche.

BRUEL.

Une heure moins un quart!

MADAME GERVAIS.

Je vous préviens que j'attribue une certaine valeur à cette potiche.

BRUEL.

Eh bien! je ne la mange pas, cette potiche.

MADAME GERVAIS.

Non, vous ne la mangez pas, mais vous la coudoyez. Je ne sais ce que vous avez ce matin, vous ne tenez pas en place, vous vous asseyez, vous vous levez, vous marchez, vous touchez à tout. Ma potiche tremble à chaque pas que vous faites.

BRUEL.

Bah! elle est très-solide.

MADAME GERVAIS.

Elle est très-solide, sans doute! mais quand on gesticule à la cheminée comme ça!... (En imitant le geste de Bruel, elle touche du coude la potiche qui tombe sur les pieds de Bruel et se casse en morceaux.) La! qu'est-ce que je vous disais?

ANDRÉE, courant à son père.

Tu n'es pas blessé?

BRUEL.

Non.

MADAME GERVAIS.

Je voudrais qu'il fût blessé. et fortement! C'est agréable, voilà ma potiche en miettes! Vous ai-je assez averti? Vous l'avez voulu. Êtes-vous content?

BRUEL.

Je vous ferai remarquer que c'est vous qui avez cassé la potiche.

MADAME GERVAIS.

Bon! ça va être moi, maintenant!

BRUEL.

Ma chère belle-sœur, vous avez une habitude bizarre, qui est de reprocher aux gens le mal que vous leur faites. Quand on a commis une maladresse, on s'en excuse; mais vous, toutes les fois que vous avez un tort envers quelqu'un, vous le querellez.

MADAME GERVAIS.

Comment! c'est moi qui...?

BRUEL.

C'est vous qui avez renversé cette potiche. Vous avez failli me blesser, je ne vous en veux pas, mais il est étrange que vous m'en vouliez.

MADAME GERVAIS.

Soit, c'est moi qui ai tort. Ma potiche n'est pas cassée, si vous voulez. Oh! c'est exaspérant!

BRUEL.

Ce qui est exaspérant...

ANDRÉE, apaisant son père.

Ma tante vient d'être malade.

BRUEL.

Tu as raison. Voyons, ma chère belle-sœur, la paix. C'est moi qui ai cassé la potiche. J'avoue mon crime. Vous me permettrez de vous en offrir une autre paire. Pardonnez-moi un moment d'humeur. Je suis un peu agacé ce matin. Je suis inquiet d'un navire qui n'arrive pas.

ANDRÉE.

Cher père, pourquoi ne laisses-tu pas le commerce? Tu n'aurais plus tous ces soucis.

BRUEL.

Pourquoi? Un peu parce que je mourrais d'ennui si je n'avais plus rien à faire, et beaucoup parce que les cachemires ne poussent pas aux filles comme les plumes aux oiseaux et qu'on ne ramasse pas les perles avec les petits cailloux.

ANDRÉE.

Oh! j'ai assez de perles, et les filles ne mettent pas de cachemires.

BRUEL.

J'espère bien que tu ne seras pas toujours fille.

ANDRÉE.

Tu n'emploies pas le moyen de me marier.

BRUEL.

Comment?

ANDRÉE.

Sais-tu pourquoi je ne suis pas encore mariée, à vingt et un ans? Parce que je suis trop riche.

BRUEL.

Trop riche!

ANDRÉE.

Oui. Je veux que mon mari soit amoureux de moi. Ne dis pas que je suis romanesque; tu sais bien que non. Je suis, au contraire, très-raisonnable. Je suis née pour le ménage, pour la vie à trois, car tu ne nous quitterais pas, avec quelques amis, des livres et, de temps en temps, le théâtre. Mais justement cette vie-là n'est possible qu'avec un mari qui m'aime. Je me figure, chaque fois qu'on me demande, que c'est pour ma dot. Et c'est pour elle! Tu te rappelles ce fils de banquier qui m'aimait tant; il m'adorait, n'est-ce pas? j'ai consenti, à la seule condition qu'au lieu de donner le capital de ma dot tu en ferais la rente : son adoration a pris une fuite rapide, et maintenant il est l'heureux mari d'un capital. Celui-là m'a fait douter des autres. Certainement, je suis trop riche! Crois-tu que ce soit bien amusant pour un tableau d'avoir un trop beau cadre? Je suis persuadée qu'il y a des livres jaloux de leur reliure. Eh bien! moi, je suis jalouse de ma dot. Réellement jalouse. Je ne sais jamais si c'est pour moi ou pour elle qu'on vient à la maison, c'est une rivale préférée, je voudrais l'expulser. Je voudrais être pauvre. Et, pendant que ma dot me fait demander par ceux qui ne m'aiment pas, elle m'empêche peut-être d'être demandée par quelqu'un qui m'aime. Il y a peut-être quelque part un honnête garçon à qui je

plais moi-même, et qui n'ose pas le dire de crainte que son amour ne soit pris pour de la cupidité, ou qui le dit si bas que sa voix est étouffée par le bruit de toute cette monnaie qu'on remue chez nous. Fais donc taire cet affreux vacarme si tu veux que j'entende et que je réponde!

BRUEL.

Quand on est riche, on ne sait pas pourquoi les hommes vous demandent; mais quand on est pauvre, on sait pourquoi ils ne vous demandent pas.

ANDRÉE.

Si on ne me demandait pas, je resterais comme je suis. Tu es donc bien malheureux de m'avoir à toi tout seul?

BRUEL.

J'aurais peut-être l'égoïsme d'en être heureux d'abord: mais pas longtemps, car tu ne tarderais pas à en souffrir. Ne défie pas la pauvreté.

ANDRÉE.

Je ne la défie pas, je l'invite.

BRUEL.

Ne dis pas cela, Dieu n'aurait qu'à te prendre au mot.

ANDRÉE.

J'y consens!

MADAME GERVAIS.

Ah çà! est-ce que tu aimerais quelqu'un de pauvre?

ANDRÉE.

Je n'aime personne.

BRUEL.

A la bonne heure! — Maintenant, je vais... (Il va pour

sortir, puis revient.) Madame Gervais, est-ce que votre médecin ne vient pas aujourd'hui?

MADAME GERVAIS.

Vous êtes malade?

BRUEL.

Baudry lui écrit souvent, il aurait peut-être des nouvelles. J'ai des raisons de ne plus m'en rapporter aux commis, et j'avais prié Baudry de s'occuper d'une affaire.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Olivier sera ici dans un quart d'heure.

BRUEL.

Alors, je vais l'attendre. (Il va vers la cheminée.)

MADAME GERVAIS.

Ne cassez pas l'autre potiche. (Bruel s'assied et prend un journal.)

ANDRÉE.

Père, qu'est-ce que monsieur Olivier est donc à monsieur Baudry?

BRUEL.

Tu me fais là une question que je me suis faite plus d'une fois et à laquelle je n'ai jamais pu répondre.

MADAME GERVAIS.

Je dois informer monsieur Bruel que j'aime beaucoup monsieur Olivier et que je ne le laisserai pas attaquer chez moi.

BRUEL.

Je n'attaque pas monsieur Olivier, je dis que je ne le connais pas.

MADAME GERVAIS.

Vous ne le connaissez pas? Vous le connaissez depuis dix ans!

BRUEL.

J'ai vu quelquefois au Havre, comme Andrée l'a vu, un collégien d'abord, puis un étudiant en médecine, qui venait passer ses vacances chez Baudry; mais je ne sais pas ce qu'il est.

MADAME GERVAIS.

Dites tout de suite qu'il y a quelque chose de louche! La preuve qu'il n'y a rien, c'est que vous ne savez rien. Monsieur Baudry est votre ami, et vous n'êtes pas sans l'avoir interrogé.

BRUEL.

Il m'a répondu que c'était un garçon sans parents, qui lui avait été recommandé enfant et auquel il s'était attaché.

MADAME GERVAIS.

C'est la vérité. Je conçois que, lorsqu'on n'a pas d'enfants et qu'on en rencontre un gentil, caressant, bien élevé...

BRUEL.

Olivier était un enfant insupportable, violent, révolté, mauvais...

MADAME GERVAIS.

Pourquoi pas un monstre? Il était un peu vif, un peu volontaire, un peu emporté; il était de son âge. Tout le monde n'est pas tenu d'être né à cinquante ans, comme vous. Et cet enfant insupportable a fait le plus noble et le plus charmant jeune homme qui soit.

BRUEL.

Je l'ai perdu de vue dans ces dernières années; depuis qu'il est médecin, il ne vient plus guère au Havre. Baudry m'a dit, en effet, qu'il avait gagné beaucoup. Il est possible qu'il se soit amélioré.

MADAME GERVAIS.

Il est possible! Je le connais mieux que vous, moi qui ne l'ai pas perdu de vue et qui, depuis ma maladie, le vois tous les jours. Je vous répète que c'est le jeune homme le plus dévoué, le plus fier, le plus intelligent...

BRUEL.

Un ange, si vous voulez! Mais c'était un diable. On en pouvait si peu venir à bout, que je conseillais à Baudry de l'embarquer.

MADAME GERVAIS.

Par exemple!

BRUEL.

Mais Baudry me disait : Je ne suis pas son père. — Si vous ne lui êtes rien, alors qu'est-ce qui vous oblige à vous charger de lui? — Je n'ai jamais pu m'expliquer pourquoi Baudry s'obstinait à faire du bien à un garnement qui ne lui rendait que du mal.

ANDRÉE.

C'était peut-être pour cela!

BRUEL.

Comment! parce qu'il ne lui rendait que du mal?

MADAME GERVAIS.

Oui! Je comprends l'idée d'Andrée. C'est évident!

BRUEL.

Vous comprenez qu'on garde un enfant étranger parce qu'il est méchant?

MADAME GERVAIS.

Sans doute! Un enfant qui est méchant... eh bien, il était méchant quand on l'a pris... et, puisqu'on l'a pris méchant... N'importe! je le comprends.

BRUEL.

Je n'ai pas votre intelligence. (Regardant la pendule.) Une heure un quart! Ma foi! votre médecin ne vient pas, je cours chez Vincent.

MADAME GERVAIS, se rappelant vaguement le nom.

Vincent?

BRUEL.

Oui, celui que j'attendais. Je ne comprends pas qu'il ne soit pas venu, ou qu'il n'ait pas envoyé. Il m'avait promis absolument.

MADAME GERVAIS.

Vincent? attendez donc! (Elle prend les cartes sur la table et cherche; ne trouvant pas la carte de Vincent, elle finit par s'apercevoir qu'elle s'en est servie pour sa laine.)

BRUEL.

Eh bien?

MADAME GERVAIS.

C'est amusant! il va falloir que je défasse ma laine! Vous êtes insoutenable!

BRUEL.

Vous me querellez, donc vous avez un tort envers moi.

MADAME GERVAIS.

Vous êtes impossible!

BRUEL.

Vincent est venu!

MADAME GERVAIS, défaisant sa laine.

Vous parlez d'une lettre du Havre qui n'arrive pas, et ensuite c'est quelqu'un de Paris, comment voulez-vous qu'on s'y retrouve? Si vous m'aviez dit : J'attends Vincent! — Sans doute, il est venu.

BRUEL.

Et on ne me l'a pas dit!

MADAME GERVAIS.

Il a laissé sa carte, avec un mot d'écrit.

BRUEL.

Où est-elle?

MADAME GERVAIS.

La voici.

BRUEL, lisant.

« Jusqu'à une heure. » Trop tard! N'importe, j'y cours.

LA SERVANTE, annonçant.

Monsieur le docteur. (Elle sort.)

BRUEL, à madame Gervais.

Il devrait bien vous guérir de vos distractions!

MADAME GERVAIS.

Et vous, de votre impertinence!

BRUEL, à Olivier qui entre.

Vous allez bien? Vous n'avez rien reçu de Baudry?

OLIVIER.

Rien.

BRUEL.

Pardon si je sors quand vous entrez, mais je suis nécessaire dehors. A bientôt! (Il sort.)

SCÈNE II.

ANDRÉE, OLIVIER, MADAME GERVAIS.

OLIVIER, saluant.

Madame... mademoiselle...

MADAME GERVAIS.

Monsieur le docteur! On s'attend à un homme vénérable, à un jabot couvert de tabac et à des besicles, et l'on voit entrer un tout jeune homme, presque un enfant! Savez-vous que ma guérison fait du bruit, et que toutes mes connaissances ne veulent plus d'autre médecin que vous?

OLIVIER.

Je remercie vos connaissances, mais il faudra bien qu'elles en veuillent.

MADAME GERVAIS.

Pourquoi donc?

OLIVIER.

Je ne suis plus médecin.

MADAME GERVAIS.

Vous n'êtes plus médecin?

OLIVIER.

J'en ai assez de la médecine!

MADAME GERVAIS.

Quelle folie! Lorsque votre clientèle commence!

lorsque votre nom est dans toutes les bouches! Votre conduite dans la dernière épidémie a été admirée de tout le monde : s'inoculer une maladie mortelle pour l'étudier de plus près! Une très-jolie femme me parlait de vous hier soir avec des larmes dans les yeux. Vous venez de publier un livre dont tous les journaux s'occupent et qui exaspère l'Académie des sciences. Et c'est maintenant que vous renonceriez à la médecine! au moment où vous faites crier les vieux savants et pleurer les jeunes femmes!

OLIVIER.

J'y renonce.

MADAME GERVAIS.

Et qu'allez-vous faire?

OLIVIER.

Qu'importe!

MADAME GERVAIS.

Pardonnez-moi de vous parler si familièrement, mais je vous ai connu si jeune, monsieur le docteur! Au moins, ne faites pas ce coup de tête sans consulter ceux qui vous aiment.

OLIVIER.

Est-ce qu'il y a personne qui m'aime?

MADAME GERVAIS.

Et nous? Moi d'abord, qui vous dois la vie.

OLIVIER.

La reconnaissance du malade pour le médecin. Je commence à connaître cela. Ça fait partie de la maladie. Ça se déclare avec la fièvre, ça se calme dans la convalescence, la santé en guérit.

MADAME GERVAIS.

Qu'avez-vous donc ce matin? Est-ce que vous voulez donner raison à monsieur Bruel?

OLIVIER.

A monsieur Bruel?

MADAME GERVAIS.

Et Andrée, dont vous n'êtes pas le médecin, son amitié pour vous est-elle aussi une maladie?

OLIVIER.

Mademoiselle Andrée est venue à Paris il y a six semaines; nous nous sommes donc rencontrés tous les jours. Elle a été gracieuse pour le médecin de sa tante. Et puis elle me connaissait un peu du Havre, où j'allais passer mes vacances. Son père est arrivé hier, bientôt, demain peut-être, il l'emmènera, moi, je resterai ici, et, dans un mois, mademoiselle Andrée pensera à votre médecin comme vous à votre maladie.

MADAME GERVAIS.

Doutez de nous, méchant guérisseur; mais il y a quelqu'un dont je vous défie bien de nier l'affection : monsieur Baudry !

OLIVIER.

Monsieur Baudry?

MADAME GERVAIS.

Vous n'osez pas nier son amitié, à celui-là. L'avez-vous consulté? (Silence d'Olivier.) Ainsi, il ignore vos projets; vous les lui cachez; c'est donc que vous êtes sûr qu'il les désapprouverait. Vous les désapprouvez vous-même, car vous êtes amer, et quand on est mécontent de tout,

c'est qu'on est mécontent de soi. Vous allez vous jeter dans quelques hasards. Réfléchissez; la médecine est une si belle chose! Quel dommage que vous n'ayez pas été dans ma chambre, ce matin, pour entendre ce que m'en disait Andrée! Elle me disait que la médecine était la plus généreuse des professions, et que, si elle était homme, elle n'en voudrait pas d'autre.

OLIVIER.

Mademoiselle disait cela?

MADAME GERVAIS, à Andrée.

Voyons, parle-lui donc, toi! Tu ne m'aides pas. Tu es muette. Et ce matin tu bavardais comme une pie.

ANDRÉE.

Je ne disais rien qui vaille d'être répété.

OLIVIER.

Ou je ne vaux pas qu'on répète rien pour moi.

MADAME GERVAIS.

Mais votre projet n'est pas sérieux! Lorsque la réputation vous arrive! lorsque vous avez l'avenir!

OLIVIER.

Oui, l'avenir. Je serai riche dans vingt ans.

MADAME GERVAIS.

C'est donc pour être riche que vous renoncez à la médecine?

OLIVIER.

Peut-être.

MADAME GERVAIS.

C'est singulier! vous voulez être riche, et tout à l'heure Andrée voulait être pauvre.

OLIVIER.

Mademoiselle voulait?...

ANDRÉE.

Je plaisantais.

OLIVIER.

Je le crois. Être pauvre, mieux vaudrait ne pas être.

MADAME GERVAIS.

Vous aimez donc bien l'argent?

OLIVIER.

Je le hais!

MADAME GERVAIS.

Alors, pourquoi en voulez-vous?

OLIVIER.

Parce que l'argent c'est tout! Parce que le travail, l'intelligence, le courage, le dévouement doivent être contrôlés à la Monnaie; parce qu'on n'est regardé, parce qu'on n'est aimé, qu'en payant. Et de toutes les femmes, des plus riches, surtout des plus riches. Voilà une jeune fille à marier. Qui en veut? qui en donne le prix? L'enchère est publique. Cent mille francs, deux cent mille, allons, messieurs, elle vaut plus que cela, deux cent cinquante, c'est pour rien, trois cent, cinq cent, à la bonne heure, un million, adjugé! Le million est peut-être vieux, vil, fait de banqueroutes, fils des revers publics, et il y a peut-être dans un coin un jeune homme qui n'a pas d'argent, mais qui a de l'amour. A bas l'amour pauvre, et vive le million taré! Ne dites pas non, c'est ainsi. Le bonheur est au plus offrant. Le bonheur n'est pas fier; à sa place, j'aimerais mieux me donner

que de me vendre, mais je le prends tel qu'il est, et, puisqu'il a assez peu d'orgueil pour se vendre, je lui ferai l'affront de l'acheter. Je le traiterai comme il se traite lui-même. Je ferai fortune, n'importe par quel moyen. Je me mépriserai peut-être, mais tout le monde m'estimera. Il y a des peuples qui ont la religion du soleil; nous, nous sommes les Guèbres de l'or. A genoux, tous! voici le dieu! A genoux, sur le pavé, dans le ruisseau, dans la boue! Personne ne résiste. L'écu n'a pas d'athées. Ah! oui, je le hais, ce tout-puissant métal dont les pièces sont rondes pour ressembler à toute la terre et plates pour ressembler à tous les hommes!

MADAME GERVAIS.

Voulez-vous que je vous dise? Vous aimez une fille riche.

ANDRÉE.

Ma tante!

MADAME GERVAIS, à part.

Tiens!

OLIVIER.

Moi, aimer une fille riche! Vous me croyez bien humble. Pour y gagner un refus insolent! pour me faire dire : Va-t'en, mendiant! Si j'avais le malheur d'aimer une fille riche, je mourrais avant de le lui dire.

MADAME GERVAIS.

Ça ne vous empêcherait pas de l'aimer, et ça ne l'empêcherait pas de s'en apercevoir.

OLIVIER.

Je n'aime personne.

MADAME GERVAIS.

Et quand est-ce que vous cessez d'être médecin?

OLIVIER.

Aujourd'hui même.

MADAME GERVAIS.

Je vous le défends bien! Vous n'en avez pas le droit avant de m'avoir guérie tout à fait.

OLIVIER.

Vous vous portez très-bien.

MADAME GERVAIS.

Si vous me quittez, je retombe! D'abord, hier, vous m'avez ordonné de changer de chambre, j'ai mis mon appartement sens dessus dessous, il faut bien au moins que vous me disiez si je suis installée comme vous vouliez.

OLIVIER.

C'est pour cela que je viens.

LA SERVANTE, entrant.

Madame, monsieur Baudry.

ANDRÉE, à part.

Ah!

OLIVIER.

Lui!

MADAME GERVAIS.

Monsieur Baudry à Paris! qu'il entre! (La servante sort.)

OLIVIER, à madame Gervais.

Madame, je suis à vos ordres.

MADAME GERVAIS.

Mais il faut que je reçoive monsieur Baudry.

OLIVIER.

Mademoiselle le recevra.

MADAME GERVAIS.

Et vous, vous n'avez donc pas envie de le revoir?

OLIVIER.

Pas dans ce moment. (Il sort.)

MADAME GERVAIS.

Mais...

ANDRÉE.

Va, ma tante.

MADAME GERVAIS, sortant.

Monsieur Olivier! monsieur Olivier! quel projet avez-vous donc?

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Mademoiselle... (Il va à elle et lui serre la main.)

ANDRÉE.

Quelle bonne surprise vous nous faites!

JEAN BAUDRY.

Votre père est ici?

ANDRÉE.

Non, mais il va rentrer.

JEAN BAUDRY.

Ce n'était donc pas lui qui sortait avec votre tante?

ANDRÉE.

C'était monsieur Olivier.

JEAN BAUDRY.

Olivier! Et il s'en va quand j'arrive?

ANDRÉE.

Mais vous le verrez, n'est-ce pas?

JEAN BAUDRY.

Je crois bien que je le verrai!

ANDRÉE.

Ah! vous avez bien fait de venir!

JEAN BAUDRY.

Vous savez donc pourquoi je suis venu?

ANDRÉE, embarrassée.

Je supposais...

JEAN BAUDRY.

Vous supposiez?...

ANDRÉE.

Que vous étiez venu pour monsieur Olivier.

JEAN BAUDRY.

Pour Olivier! a-t-il donc besoin de moi?

ANDRÉE.

Oh! oui, il a besoin de vous.

JEAN BAUDRY.

Dites vite.

ANDRÉE.

Depuis quelques semaines, il est triste et découragé. Les premiers jours que j'étais ici, il semblait heureux, il aimait l'avenir; maintenant, il blâme tout, il veut être riche, il renonce à la médecine, il vous évite, il ne croit pas que personne l'aime, il est très-méchant. Ne lui dites

pas que je l'ai dénoncé, mais il est indispensable que vous lui parliez.

JEAN BAUDRY.

Certes, je lui parlerai! Olivier malheureux! Ah bien! vous me payez comptant la nouvelle que j'apporte.

ANDRÉE.

Quelle nouvelle?

JEAN BAUDRY.

Votre père va rentrer?

ANDRÉE.

C'est à mon père que vous apportez une nouvelle? Et vous venez tout exprès du Havre? Elle est donc mauvaise?

JEAN BAUDRY.

Nous le sauverons.

ANDRÉE.

Il est en danger!

JEAN BAUDRY.

Soyez tranquille, me voici.

ANDRÉE.

Monsieur, je vous en prie, dites-moi tout. J'ai perdu ma mère tout enfant, alors j'aime mon père pour deux. Il aura besoin d'être consolé, ne me cachez rien. J'ai de la force. Je peux supporter tous les chagrins, même ceux de mon père.

JEAN BAUDRY.

C'est vrai, je sais quelle noble et brave nature vous êtes. Et votre père n'aura pas trop de nous deux. Écoutez donc. Mais vous ne savez pas comme cela m'est dur

de vous affliger. Pardonnez-moi ce que je vais vous apprendre.

ANDRÉE.

Je vous en remercie.

JEAN BAUDRY.

Vous êtes ruinée.

ANDRÉE.

Mon pauvre père!

JEAN BAUDRY.

Vous savez, le commerce. Il a eu du malheur. Depuis plusieurs années. Ses spéculations n'ont pas réussi. Un associé l'a volé. Vous avez dû le trouver inquiet ces jours-ci; il était tourmenté d'un navire qui était sa dernière chance et qui n'arrivait pas. Par la négligence d'un commis, le *Neptune* n'avait pas été assuré. Quand votre père s'est aperçu de cette négligence, il a voulu la réparer, les assureurs ont fait des difficultés pour répondre d'un navire en retard, votre père est venu à Paris, mais leur correspondant du Havre m'a dit qu'il n'avait rien obtenu. Eh bien! la nouvelle que j'apporte, c'est...

ANDRÉE.

C'est?

JEAN BAUDRY.

C'est que le *Neptune* a péri.

ANDRÉE.

Mon père!

JEAN BAUDRY.

L'essentiel est de ne pas le quitter, surtout dans le premier moment. Il va s'exagérer tout. Il ne faut pas le laisser seul une minute.

ANDRÉE.

Vous êtes bon d'être venu pour mon père !

JEAN BAUDRY.

Je ne suis pas venu que pour lui.

ANDRÉE.

Merci pour moi aussi. Mais, si ce n'était mon père, on n'aurait pas besoin de me consoler d'être pauvre.

JEAN BAUDRY.

Vous pauvre ! Jamais vous ne le serez. Vous pauvre ! non, c'est absurde; mais rien qu'à la pensée que vous pourriez jamais désirer inutilement quelque chose, je haïrais la vie.

ANDRÉE.

Êtes-vous bon !

JEAN BAUDRY.

Ce n'est pas de la bonté.

ANDRÉE.

Qu'est-ce donc ?

JEAN BAUDRY.

Quand j'ai commencé à vous connaître, vous aviez quinze ans. Vous ne ressembliez pas aux autres jeunes filles. Sans mère, vous étiez bien vite devenue sérieuse. Vous ne savez pas comme c'était touchant et charmant de vous voir tenir la maison, et la tenir si bien que vos mains délicates n'en paraissaient pas fatiguées. Vous n'étiez pas triste, de peur d'attrister votre père; vous étiez même gaie; mais on voyait dans votre sourire la présence de votre mère morte, et votre gaieté avait quelque chose d'une fleur qui pousse sur une tombe. J'allais

chez vous souvent. Votre gravité faisait de vous une jeune femme plutôt qu'une jeune fille; il ne me semblait pas qu'il y eût entre nous une grande différence d'âge, et je me sentais tout au plus votre frère aîné. Vous aviez un peu d'affection pour moi. Alors, je rêvais... Qui n'a pas son rêve? — Mais ce n'est pas encore l'instant de vous dire le mien. Ne devinez pas. Il faut d'abord que nous soyons bien sûrs de ne pas pouvoir sauver votre père autrement, et, je vous le promets, je ferai tout pour que votre père soit sauvé sans cela.

ANDRÉE.

Je l'entends! Reculez-vous un moment, et laissez-moi lui parler la première. (Jean Baudry se recule et Bruel entre sans le voir.)

SCÈNE IV.

ANDRÉE, BRUEL, JEAN BAUDRY.

BRUEL.

Que le diable emporte ta tante! Vincent n'était plus chez lui.

ANDRÉE.

Papa! (Elle lui saute au cou et l'embrasse.) Regarde-moi.

BRUEL.

Comment! que je te regarde!

ANDRÉE.

Regarde-moi, là, bien en face.

BRUEL.

Et puis?

ANDRÉE.

Quelle figure me trouves-tu?

BRUEL.

Je te trouve ta figure.

ANDRÉE.

Je ne te semble pas désespérée?

BRUEL.

Tu me sembles trop gaie : tu te moques de moi!

ANDRÉE.

Donc, tu reconnais que je ne suis pas malheureuse?

BRUEL.

Pourquoi le serais-tu ?

ANDRÉE.

Réponds. Tu reconnais que je ne le suis pas?

BRUEL.

Où veux-tu en venir? Je le reconnais.

ANDRÉE.

Eh bien! qui est-ce qui avait raison, ce matin?

BRUEL.

Ce matin?

ANDRÉE.

Tu ne me croyais pas quand je te disais que je serais contente de n'être plus riche.

BRUEL, avec un cri.

Le *Neptune* est perdu!

JEAN BAUDRY, s'avançant.

Bruel!

BRUEL.

Baudry! — Ah! ma pauvre enfant! (Il tombe sur un fauteuil.)

ANDRÉE, s'agenouillant à ses pieds.

Bon ! ne vas-tu pas me plaindre d'avoir ce que je désirais ?

BRUEL.

Tu es une bonne fille, Andrée. Tu méritais un père plus heureux.

ANDRÉE.

Qu'on essaye de te changer ! (Elle l'embrasse. — Bruel sanglote.) Allons, du courage. Tu ne vas pas, toi, un homme, être moins brave qu'une petite fille. Voyons, voyons, il n'y a qu'un malheur, et nous sommes deux.

JEAN BAUDRY.

Nous sommes trois !

BRUEL, se levant.

Cher Baudry !

JEAN BAUDRY.

Je vous préviens qu'à partir de ce moment vous n'allez plus pouvoir vous débarrasser de moi ; je vais vous assommer de ma présence. D'abord, je suis venu vous chercher, je vais vous ramener tout de suite au Havre. Il faut nous montrer, rassurer les inquiets, payer les impatients.

BRUEL.

Avec quoi ?

JEAN BAUDRY.

En cherchant bien, nous trouverons.

BRUEL.

Pas d'illusions, c'est la faillite.

JEAN BAUDRY.

Allons donc !

ANDRÉE.

La faillite !

BRUEL.

Depuis six mois, j'ai lutté ; aujourd'hui, je suis vaincu. Ma dernière espérance est noyée. J'étais sur le *Neptune*, j'ai sombré avec lui.

JEAN BAUDRY.

Un plongeon ! On en revient. Voyons, j'en suis ! Un bon coup de pied au fond de l'eau, et nous remonterons.

BRUEL.

Impossible !

JEAN BAUDRY.

Essayons toujours ! C'est moi qui commande la manœuvre. Attention ! le sauvetage va commencer. — Trois heures. Le chemin de fer a un départ à quatre heures : vous avez vingt-cinq minutes pour votre malle.

ANDRÉE.

J'y vais.

JEAN BAUDRY.

Ah ! il est inutile qu'on se doute de notre position. Pas un mot à personne. Pas même à madame Gervais. Trouvez un prétexte. Vous savez que, s'il y a un lâche au monde, c'est le crédit.

ANDRÉE, à part.

La faillite !

JEAN BAUDRY.

Je vous attends. — Quelqu'un ! chut !

SCÈNE V.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE, BRUEL, MADAME GERVAIS, puis OLIVIER.

MADAME GERVAIS entre, fait signe à tout le monde de se taire, puis se retourne vers la porte.

Il n'est plus là. (Olivier entre et se trouve face à face avec Jean Baudry.)

JEAN BAUDRY.

Bonjour.

MADAME GERVAIS.

Pris !

ANDRÉE.

Ma tante, nous sommes obligés d'aller tout de suite au Havre.

OLIVIER, à part.

Ah !

MADAME GERVAIS.

Quand tout de suite ?

ANDRÉE.

Par le train de quatre heures.

MADAME GERVAIS.

Es-tu folle?

JEAN BAUDRY.

C'est moi qui suis le coupable.

MADAME GERVAIS.

Comment! vous venez m'enlever?... Pourquoi?

JEAN BAUDRY.

Une bonne nouvelle que j'ai apportée. Des terrains à

acheter, où l'on peut gagner mille pour cent; mais il faut se dépêcher.

ANDRÉE.

Viens, père. (Elle sort avec son père.)

MADAME GERVAIS.

Tout de suite! par le train de quatre heures! Je suis capable d'en retomber malade! Excusez-moi, monsieur Baudry, mais aussi c'est votre faute. — Andrée, tu vas m'expliquer... (Elle sort.)

OLIVIER, à part.

Oui, elle a compris, et c'est sa réponse.

SCÈNE VI.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY.

A nous deux! — Pourquoi m'évites-tu?

OLIVIER.

Je ne vous évite pas.

JEAN BAUDRY.

Non, et même, en me revoyant, après cinq mois, tu m'as sauté au cou.

OLIVIER.

Mon bienfaiteur! (Il se jette dans ses bras.)

JEAN BAUDRY.

Enfin! A présent, causons. Tu as un chagrin.

OLIVIER.

On vous a dit?...

JEAN BAUDRY.

On m'a dit que tu doutais de tout le monde, que tu n'étais plus médecin, que tu voulais devenir riche, que tu étais très-méchant. Or, il y a deux espèces de méchanceté : celle des méchants, qui est de la méchanceté, et celle des bons, qui est de la souffrance. Où as-tu mal?

OLIVIER.

Nulle part.

JEAN BAUDRY.

C'est-à-dire partout. Le cas est sérieux. — Pourquoi veux-tu être riche?

OLIVIER.

Quand ce ne serait que pour m'acquitter envers vous.

JEAN BAUDRY.

Ingrat!

OLIVIER.

Oh! je ne veux pas dire que je pourrais m'acquitter avec de l'argent. Ce que vous avez été pour moi, rien ne le payerait. Vous avez été un frère aîné, — non, bien plus, car un frère est obligé par le sang, et moi, vous pouviez me laisser sur le pavé de la rue. S'il y a jamais une action de ma vie ou une pensée de mon esprit qui oublie ce que je vous dois, que cette action ou cette pensée soit maudite! Oui, je serais le plus misérable des ingrats si je vous disais : vous m'avez secouru, vous m'avez élevé, vous m'avez aimé, c'est tant; votre bonté, c'est tant; votre cœur, c'est tant; voilà le total, nous sommes quittes. Mais mon éducation ne vous a pas dépensé seulement de l'affection. Maintenant que, grâce à vous, j'ai les moyens de gagner plus que ma vie, vous ne pouvez

trouver mauvais que je désire m'acquitter envers vous des deux manières, et vous rendre l'affection en dévouement et l'argent en argent.

JEAN BAUDRY.

Tu ne me dois rien; mais ce ne sera jamais moi qui te reprocherai un excès de scrupule. Je n'attache pas assez d'importance à l'argent pour t'empêcher de me rembourser. Soit; tu veux que je sois ton créancier, je le suis; mais un créancier a le droit de donner du temps. Je t'en donne. J'ai confiance en toi. Tu as bien débuté, continue. Tu me solderas sur tes économies. J'ai mis onze ans à t'obliger, mets onze ans à te libérer. Bonne chance. Je repasserai dans onze ans.

OLIVIER.

Je ne peux pas attendre.

JEAN BAUDRY.

Alors tu as une autre raison. Laquelle?

OLIVIER.

Ne me questionnez pas.

JEAN BAUDRY, lui prenant les deux mains.

La chose pour laquelle il te faut de l'argent, je ne peux pas te la donner?

OLIVIER.

Non.

JEAN BAUDRY.

Elle vaut donc bien cher? Nous la mettrions sur la note, et tu me rendrais le tout ensemble.

OLIVIER.

Elle vaut trop cher.

JEAN BAUDRY.

Combien ?

OLIVIER.

Une fortune.

JEAN BAUDRY.

Et tu ne peux pas attendre? Tu crois donc que ça s'improvise, une fortune?

OLIVIER.

Quelquefois.

JEAN BAUDRY.

Quand on hérite.

OLIVIER.

Je n'ai pas de parents.

JEAN BAUDRY.

Menteur! — Il n'y a que l'héritage qui puisse faire sortir une fortune de rien.

OLIVIER.

Il n'y a pas que l'héritage.

JEAN BAUDRY.

Si fait! Même la Bourse exige une mise de fonds.

OLIVIER.

J'ai vingt mille francs.

JEAN BAUDRY.

Tu as gagné vingt mille francs?

OLIVIER.

Je les ai empruntés.

JEAN BAUDRY.

Ah! — Et tu vas les risquer à la Bourse?

OLIVIER.

Non; à la Bourse, il faut un mélange de hasard et de combinaison; on collabore avec le hasard, on le gêne, on le surveille, on l'offense, et il vous sert mal. Du moment que je m'adresse à lui, je m'en rapporte à lui absolument, je le charge de mes affaires, je ne veux plus m'en mêler, j'ai en lui une foi aveugle; j'espère que cela le touchera et qu'il prendra mes intérêts à cœur.

JEAN BAUDRY.

Tu veux jouer?

OLIVIER.

Eh bien?

JEAN BAUDRY.

Et si tu perds?

OLIVIER.

Tant pis pour moi.

JEAN BAUDRY.

Et pour ton prêteur. — Non, pour moi.

OLIVIER.

Pour vous?

JEAN BAUDRY.

Pour moi. On ne prête pas légèrement vingt mille francs. Ton prêteur me connaît.

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Il sait ma tendresse pour toi, et il se dit que, si tu perds, je payerai.

OLIVIER.

Vous ne payerez pas; votre nom n'a pas été prononcé.

JEAN BAUDRY.

Ton usurier aura contre toi des lettres de change, un jugement, une prise de corps. Je ne te laisserai pas aller en prison.

OLIVIER.

Si c'est la prison qui vous inquiète, tranquillisez-vous; je me mettrai à l'abri des poursuites. Si je perds...

JEAN BAUDRY.

Tu te tueras? Tu n'en auras pas le droit. Ta vie sera le seul gage de ton prêteur : elle ne sera plus à toi, mais à lui. Ta mort serait un... (Il se reprend.) serait une mauvaise action. Tu vivras, on te poursuivra et je payerai. Donc, un usurier complote contre ma bourse, et tu l'y aides. Je livre ce fait à ta réflexion. N'espère pas que, si tu perds et si tu es poursuivi, je dirai : c'est bien fait, il ne m'a pas écouté, qu'il en porte la peine! Non, je te préviens que je ne te laisserai pas arrêter. Désormais, tu es averti, joue si tu l'oses. Mais compte sur ma menace : je ne t'abandonnerai pas!

OLIVIER.

Vous abusez de votre bonté.

JEAN BAUDRY.

Tu consens?

OLIVIER.

Demandez-moi autre chose: quoi que ce soit, j'obéirai.

JEAN BAUDRY.

Cet emprunt, il est fait?

OLIVIER.

Il va l'être. Je vais signer en sortant.

JEAN BAUDRY.

Non! Dieu soit loué, tu n'as pas signé! Tu ne signeras pas; je te déciderai. Nous en reparlerons; mais dans ce moment je dois retourner au Havre. Dès que je pourrai, je reviendrai ici. Promets-moi seulement de ne rien terminer jusque-là.

OLIVIER.

Si je ne signe pas aujourd'hui, mon prêteur se retire.

JEAN BAUDRY.

Tu en trouveras un autre.

OLIVIER.

Vous disiez tout à l'heure qu'on ne trouvait pas facilement des prêteurs de vingt mille francs.

JEAN BAUDRY.

Celui-ci attendra. Je reviendrai dans deux ou trois jours.

OLIVIER.

Il m'a donné jusqu'à ce soir; alors, il disposera de ses fonds.

JEAN BAUDRY.

Olivier, je suis obligé de retourner au Havre. A l'instant même. Obligé absolument. Tu ne peux pas admettre que, moi qui t'aime, et qui vois où la souffrance t'entraîne, je te laisserai faire tranquillement, et que je m'en irai là-bas pendant que tu mettrais sur une carte tes onze ans de travail, ta profession, ta liberté, ta réputation, ta conscience! Non! Tu me condamnerais donc à rester. Et, je te le dis, il est nécessaire que j'aille au Havre : j'y ai un devoir.

OLIVIER.

Allez au Havre.

JEAN BAUDRY.

Soit. Je reste.

OLIVIER.

Pourquoi? Votre présence ne changera rien à ma résolution.

JEAN BAUDRY.

Oh! ici, je ne te lâcherai pas un instant. Je m'installe chez toi; tu ne me mettras pas à la porte, et il faudra bien que tu me tiennes compagnie. Puisque tu n'es plus médecin, tu n'auras pas de visites à faire. Mais non, tu ne me forceras pas de rester. Tiens, je ne te demande que quarante-huit heures. Mon enfant, la chose qui me réclame n'est pas mon secret, mais sache qu'il s'agit de l'honneur d'un ami. Ça ne te suffit pas? Allons, il s'agit aussi de moi. Oh! je ne puis te dire ce que je n'ose pas me dire à moi-même. C'est encore si vague! N'en exige pas davantage. Tu consens, n'est-ce pas? Non? Olivier, tu m'aimes un peu? (Olivier lui serre la main.) Eh bien, si je reste, je manque l'occasion d'être heureux. Refuse maintenant.

SCÈNE VII.

OLIVIER, JEAN BAUDRY, MADAME GERVAIS, BRUEL, ANDRÉE.

MADAME GERVAIS, à Bruel.

Pour un achat de terrains! Alors, partez, vous; je ne vous retiens pas! Mais pourquoi me prenez-vous Andrée? Elle ne va pas acheter de terrains, elle!

BRUEL.

Au fait, elle serait mieux ici. Si elle veut rester?

ANDRÉE.

Oh! non.

OLIVIER, à part.

Parbleu!

MADAME GERVAIS

Je te reconduirai.

ANDRÉE.

Merci, ma tante, mais je vais avec mon père.

OLIVIER, à part.

Et je fuis ce pauvre qui a l'insolence de m'aimer!

BRUEL, à Jean Baudry.

Nous sommes prêts.

JEAN BAUDRY, à Olivier.

C'est dit, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Non.

JEAN BAUDRY.

Non? (A Bruel.) Mon cher Bruel, je ne tarderai pas à vous rejoindre.

BRUEL.

Comment? Vous ne venez pas avec nous? Vous qui ne deviez pas nous quitter d'un instant?

JEAN BAUDRY.

Une affaire imprévue...

BRUEL.

Déjà?

JEAN BAUDRY.

Vous croyez ?...

BRUEL.

Je ne crois rien. Viens-tu, Andrée?

ANDRÉE.

Au revoir, ma tante.

MADAME GERVAIS.

Je vais te mettre en voiture.

OLIVIER, *à Andrée.*

Vous êtes donc résolue à ne pas rester avec votre tante?

ANDRÉE.

Je ne puis quitter mon père. Adieu, monsieur.

OLIVIER.

Au revoir?

ANDRÉE.

Adieu.

BRUEL, *à Andrée.*

Allons!

ANDRÉE, *allant à son père.*

Monsieur Baudry?...

BRUEL.

Monsieur Baudry ne vient pas.

JEAN BAUDRY.

Oh! mais je partirai bientôt... demain, cette nuit peut-être.

BRUEL.

Ne vous pressez pas. Chacun pour soi.

JEAN BAUDRY.

Bruel !

BRUEL.

Quoi ?

JEAN BAUDRY.

Olivier, je t'en supplie.

OLIVIER.

Non !

BRUEL, à Baudry.

Eh bien ?

JEAN BAUDRY.

Impossible.

BRUEL, à Andrée.

Viens donc ! (Il sort avec Andrée et madame Gervais.)

JEAN BAUDRY, à Olivier.

Ça coûte cher, de t'aimer !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Le cabinet de Bruel.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUEL et ANDRÉE, assis à une table où sont étalés des livres de compte et des papiers.

BRUEL, se levant.

C'est inutile, va; nous avons beau fatiguer les pages et tourmenter les chiffres, nous aboutissons toujours à cette affreuse vérité : déficit!

UN COMMIS, entrant.

Monsieur, il y a là plusieurs personnes, monsieur Gagneux, monsieur Perrier, et cinq ou six autres, qui vous demandent.

BRUEL.

Oui, les corbeaux viennent au cadavre.

ANDRÉE, au commis.

Dans un moment.

LE COMMIS.

Ils sont impatients. Ils viennent d'apprendre la perte du *Neptune*.

BRUEL.

Les mauvaises nouvelles ne se perdent pas en route, elles!

ANDRÉE, au commis.

Dites que mon père y va.

LE COMMIS.

Et puis, il est venu un huissier ; votre bon sur la banque Tronchet n'a pas été accepté.

BRUEL.

Ma signature protestée !

LE COMMIS.

Nous n'avions rien en caisse ; l'huissier a remporté le billet. Nous avons jusqu'à midi.

ANDRÉE, le renvoyant.

Bien. (Le commis sort.)

BRUEL.

Ma signature protestée !

ANDRÉE.

Père !

BRUEL.

Hier, on avait foi dans ma signature. Je prenais un chiffon de papier et j'y écrivais mon nom, et le chiffon de papier valait cent mille francs. Ma parole était payée comptant partout, à Londres comme à Paris, à New-York comme au Havre ; le monde entier avait confiance en moi. Aujourd'hui, un huissier me rejette mes bons à la figure ! Les femmes ne comprennent pas cela, mais, vois-tu, Andrée, un protêt à un commerçant, c'est un démenti à un soldat. C'est comme si on disait à ma probité : tu mens !

ANDRÉE.

Voyons, père, ces messieurs t'attendent, il faut y aller.

BRUEL.

Que leur dirai-je? que j'ai gaspillé leurs fonds, qu'ils ont eu tort de croire en moi?

ANDRÉE.

Tu leur demanderas du temps.

BRUEL.

Le temps ne ressusciterait pas le *Neptune*.

ANDRÉE.

Tu as des amis.

BRUEL.

J'en avais! Non, ma fortune en avait. Maintenant, tu vois Baudry.

ANDRÉE.

Monsieur Baudry va venir.

BRUEL.

Non.

ANDRÉE.

S'il avait voulu t'abandonner, pourquoi serait-il accouru à Paris hier?

BRUEL.

Il n'est peut-être accouru à Paris hier que pour ne pas être au Havre aujourd'hui.

ANDRÉE.

Père!

BRUEL.

C'est vrai, je deviens injuste. Soit, il a eu un bon mouvement, qui n'a pas duré. On se lasse vite d'un ami malheureux.

ANDRÉE.

Monsieur Baudry a dû rester. Sois sûr qu'il va revenir, et que tu seras sauvé, toi.

BRUEL.

Ta sainte crédulité est un de mes accablements. Encore une chose dont je t'aurai appauvrie.

ANDRÉE.

Je t'ai déjà dit que je ne regrettais rien.

BRUEL.

Tu fais semblant; mais je vois à travers ton visage. Tu n'es déjà plus comme hier. La misère t'apparaît.

ANDRÉE.

Ce n'est pas la misère.

BRUEL.

Qu'est-ce donc?

ANDRÉE.

Ne pensons pas à moi.

BRUEL.

Comment! aurais-tu une peine que j'ignore?

ANDRÉE.

Tiens, je ris. Si tu es heureux, je serai heureuse.

BRUEL.

Comment le serais-je, si tu ne l'es pas?

ANDRÉE.

Tu le seras. (Bruit de voix au dehors.) Qu'est-ce donc?

BRUEL.

Ce sont les oiseaux de proie qui ont faim.

LA VOIX DU COMMIS.

Mais, monsieur!...

GAGNEUX.

Je vous dis que j'entrerai! (Il entre.)

SCÈNE II.

ANDRÉE, BRUEL, GAGNEUX.

GAGNEUX, le chapeau sur la tête.

Ah! vous voilà, vous!

BRUEL.

Laisse-nous, Andrée.

ANDRÉE.

Non. Il est nécessaire que j'entende tout.

GAGNEUX.

Si vous croyez que votre présence me gênera, je vous préviens qu'il n'y a ni fille ni femme qui puisse m'empêcher de dire ce que j'ai sur le cœur.

ANDRÉE.

Dites.

GAGNEUX.

D'abord, du calme. Monsieur, je vous ai confié dix mille francs. C'est aujourd'hui notre terme. Je viens les chercher.

BRUEL.

Mon cher Gagneux, vous savez sans doute le malheur que j'ai éprouvé; un navire...

GAGNEUX.

Je ne vous demande pas le récit de vos malheurs, je vous demande mes dix mille francs.

BRUEL.

Je ne les ai pas.

GAGNEUX.

Ah ! vous ne les avez pas ? Eh bien ! il me les faut.

BRUEL.

Vous les aurez ; mais donnez-moi un peu de temps. Je comptais sur ce navire ; s'il était arrivé, ou si seulement il avait été assuré à temps, j'étais tranquille. J'expie cruellement la négligence d'un commis.

GAGNEUX.

Il fallait faire vos affaires vous-même. Tout ça ne me regarde pas. Vous me devez de l'argent. Oui ou non, voulez-vous me payer ?

BRUEL.

Je ne peux pas.

GAGNEUX.

Eh bien ! moi, je peux vous faire mettre en faillite.

BRUEL.

Ah !

ANDRÉE, *à part.*

Pauvre père !

GAGNEUX.

En faillite ! Oui, vous y serez ! Je vous apprendrai si on emprunte pour ne pas rendre, et si on abuse de la confiance d'un honnête homme pour lui prendre dix mille francs dans sa bourse. Je me vengerai ! La perte sera pour moi, mais le déshonneur sera pour vous !

BRUEL.

Monsieur, il y a des faillites honnêtes.

GAGNEUX.

Allez dire ça à d'autres! Est-ce que vous vous imaginez que je crois à votre commis? Il y a quelque chose là-dessous; comme c'est naturel qu'un commis oublie de faire assurer un navire! Vous vous êtes peut-être entendu avec la compagnie, je ne sais pas, moi.

ANDRÉE.

Mon père aura deux répondants.

GAGNEUX.

Je serais curieux d'en connaître un.

ANDRÉE.

Son retour! Nous étions à Paris. Les faillis frauduleux s'évadent; mon père, lui, est revenu!

GAGNEUX.

L'autre répondant?

ANDRÉE.

Mon travail. Quand on me verra gagner laborieusement ma bouchée de pain, on ne soupçonnera pas mon père d'avoir été malhonnête pour que sa fille donne des leçons de musique.

GAGNEUX.

Oui, on commence toujours comme ça: je travaillerai! je gagnerai mon pain! Vous feriez bien d'en donner, des leçons de musique! Pour courir le cachet, vous n'auriez pas besoin de toutes les dentelles et de tous les bracelets que vous vous êtes achetés avec notre argent.

BRUEL.

Monsieur!

GAGNEUX.

Oui, avec notre argent! Et vous devriez avoir honte de porter à vos poignets et à votre cou l'argent qui nous appartient!

BRUEL.

Pardonne-moi, Andrée, de t'avoir fait entendre ces paroles; mais, vois-tu, c'est cela, la misère. Tu as reçu cet homme dans ton salon, il était poli, bien élevé, il te parlait comme à une jeune fille : tu étais riche. Pour venir chez les riches, les caractères s'habillent de leur mieux, comme on met son meilleur habit; on se brosse, on se gante, on se fait beau. Chez les pauvres, on ne se gêne pas, on vient comme on est, on entre avec ses trous et ses taches, et, quand ce n'est pas aux souliers qu'on a de la boue, c'est à l'âme!

GAGNEUX.

Ah! voilà comme vous me payez! votre monnaie est l'insulte! Bien. En avant, la faillite! Une dernière fois, mes dix mille francs?

BRUEL.

Je ne les ai pas.

JEAN BAUDRY, entrant.

Les voici.

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE, GAGNEUX.

BRUEL.

Baudry!

JEAN BAUDRY.

C'est dix mille francs qu'il faut à ce monsieur?

GAGNEUX.

Je le savais bien que la menace de la faillite ferait sortir son argent !

JEAN BAUDRY.

Comptez. (Il lui tend des billets de banque.)

BRUEL.

Merci, Baudry. Mais gardez vos billets. Je refuse de payer monsieur.

GAGNEUX.

Ah ! vous voyez que, si vous ne payez pas, c'est par mauvaise volonté !

BRUEL.

Croyez ce qu'il vous plaira. Mes autres créanciers, que je ne pourrai rembourser intégralement, auraient droit de se plaindre, si je faisais une exception. Le peu qui me reste ne m'appartient plus, je dois le partager entre tous.

JEAN BAUDRY.

Tous seront payés intégralement.

BRUEL.

Si tous sont payés intégralement, monsieur le sera aussi. Sinon, il touchera, comme les autres, en proportion de sa créance. Je ne lui ferai pas un privilége de son insolence.

GAGNEUX, ôtant son chapeau.

Entendons-nous. S'il m'est échappé...

BRUEL.

Oui, vous n'êtes pas insolent envers l'argent. Je le sais. Avec les autres. Rien avant.

GAGNEUX.

Eh bien! dans votre intérêt, vous avez tort. Je ne sais pas si je suis insolent, mais je sais que je suis rageur. Je vous conseille de vous entendre avec moi. Je ne dirai à personne que vous m'avez remboursé. Je jurerai que je n'ai pas reçu un sou. Vous apprivoiserez les autres avec des phrases. Il y en a là que j'ai amenés, je leur parlerai. Employez-moi. Nous les travaillerons.

BRUEL.

Vous m'aideriez à voler?

JEAN BAUDRY.

Il n'est pas question de payer l'un au détriment des autres. Je vous répète que tout le monde sera payé.

BRUEL.

Avec quoi?

JEAN BAUDRY.

Eh! vous avez plus d'argent qu'il ne vous en faut.

BRUEL.

Tout compté, il me manque — oh! je peux parler même devant monsieur, je n'ai rien à cacher, — il me manque deux cent mille francs. (Gagneux remet son chapeau.)

JEAN BAUDRY.

Vous avez mal compté.

BRUEL.

Nous avons passé la nuit, Andrée et moi, à faire la note.

JEAN BAUDRY.

Où est-elle?

BRUEL, la prenant sur la table.

La voici.

JEAN BAUDRY.

Montrez. (Lisant.) « Terrains de Graville; intérêts dans la *Vesta*; actions de... » Eh bien! si c'est comme cela que vous êtes distrait, je ne m'étonne plus que vous ne fassiez pas assurer vos navires. Vous n'avez oublié qu'un demi-million.

BRUEL.

Quel demi-million?

JEAN BAUDRY.

Le mien.

BRUEL.

Baudry! Ah! le malheur a de bons côtés!

GAGNEUX, s'essuyant les yeux.

Ah! c'est beau! c'est grand! (Il tend la main à Jean Baudry.)

JEAN BAUDRY, ne tendant pas la sienne.

Merci. (A Bruel.) Commençons par payer ce que nous devons.

BRUEL.

Moi qui ai douté de lui!

JEAN BAUDRY.

Venez.

BRUEL.

Jamais.

GAGNEUX.

Voyons, mon cher Bruel...

BRUEL.

Baudry, vous êtes le plus généreux des hommes; j'en serais le plus égoïste si j'acceptais.

JEAN BAUDRY.

Par exemple!

BRUEL.

Sur quoi vous rendrais-je une telle somme?

JEAN BAUDRY.

Sur vos bénéfices futurs. Tous vos créanciers soldés, votre crédit reste entier. Vous referez des affaires; vous réussirez.

BRUEL.

Et si je ne réussis pas?

JEAN BAUDRY.

Vous réussirez.

GAGNEUX.

Il réussira.

BRUEL.

Je n'ai plus de bonheur, je le sens. Et puis, tenez, maintenant, je hais le commerce. Un miracle m'acquitterait et me rendrait mon crédit, j'aurais vu de trop près la faillite pour vouloir m'y exposer une autre fois. J'ai horreur de cette maison où l'on a parlé insolemment à ma fille, et je voudrais en sortir à l'instant même et n'y jamais rentrer! Et je ne dépouillerai pas un ami comme vous, le plus ferme cœur que j'aie éprouvé, pour qui? pour des gens comme monsieur, qui accourent à une calamité la menace et l'outrage à la bouche!

GAGNEUX.

Mon Dieu! s'il ne vous faut que des excuses...

JEAN BAUDRY.

Bruel!

BRUEL.

Jamais!

GAGNEUX.

Allons, Bruel, soyez raisonnable. Il s'agit d'épargner une tache à votre nom.

BRUEL.

J'aime mieux être honnête qu'honoré.

GAGNEUX.

Tout le monde vous méprisera.

BRUEL.

Excepté moi.

JEAN BAUDRY.

Je vous supplie.

BRUEL.

N'insistez pas.

JEAN BAUDRY.

C'est irrévocable?

BRUEL.

Ma conscience a prononcé.

GAGNEUX.

Soit. Je vais me mettre en règle.

JEAN BAUDRY, allant à Gagneux.

Monsieur, attendez un jour. Je le déciderai.

GAGNEUX.

J'attendrai une demi-heure. Dans une demi-heure, mon argent, ou sa banqueroute. Serviteur. (Il sort.)

SCÈNE IV.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Alors il n'y a plus qu'un moyen de vous sauver.

BRUEL.

Oh! il n'y en a plus.

JEAN BAUDRY.

Il y en a encore un.

BRUEL.

Lequel?

JEAN BAUDRY.

Ce serait que mademoiselle Andrée épousât quelqu'un de riche.

BRUEL, amèrement.

Ah! oui.

JEAN BAUDRY.

Alors, vous ne pourriez pas empêcher votre gendre de s'occuper du nom de sa femme et d'y tenir plus qu'à quelques sacs d'écus. Ce ne serait plus pour un autre qu'il payerait, mais pour lui-même, et ça ne vous regarderait même plus.

BRUEL.

Vous connaissez quelqu'un de riche qui demanderait Andrée maintenant?

JEAN BAUDRY.

Peut-être.

BRUEL.

Qui la demanderait, la sachant ruinée?

JEAN BAUDRY.

S'il ne la savait pas ruinée, il ne la demanderait pas.

BRUEL.

Qui?

JEAN BAUDRY.

C'est... Mais, avant de vous dire son nom, je vous conjure une dernière fois d'accepter l'offre que je vous ai faite. Laissez-moi vous aider, vraiment, je vous en prie.

BRUEL.

Ne revenons pas là-dessus. Je vous ai dit mon dernier mot.

JEAN BAUDRY.

Alors, il faut parler. Mais mademoiselle Andrée se souviendra que j'ai insisté, et que ce n'est pas ma faute s'il n'y a plus au monde que ce moyen de sauver son père. Eh bien! je parle. Celui qui... Non, j'ai quarante-six ans, et je n'oserai jamais!

ANDRÉE.

Mon père, je vous demande de me laisser épouser monsieur Baudry.

JEAN BAUDRY.

Vrai?

BRUEL.

C'est donc vous?

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Vous n'oublierez pas que j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas être heureux?

ANDRÉE.

Vous êtes le plus noble des hommes.

BRUEL.

Cher Baudry !

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Vous ne m'en voulez pas trop de n'avoir que ce moyen de sauver votre père ?

ANDRÉE.

Je serai fière d'être votre femme.

JEAN BAUDRY.

Vous ma femme! Est-ce possible? Vous, Bruel, qui êtes de sang-froid, dites-moi que c'est possible. Mais ne me le dites pas tout haut. Parlons bas. Je l'ai si peu espérée et si peu méritée qu'il me semble qu'elle ne m'appartient pas et que, si on nous entend, on va venir me la reprendre.

BRUEL.

Elle est bien à vous. Chère fille! Et ce n'est pas seulement à cause de moi qu'elle a consenti, c'est à cause de vous d'abord. Elle a toujours eu pour vous une affection profonde. Tout à l'heure, tenez, quand je doutais de votre amitié, elle y croyait, elle ! Elle vous connaît; alors, soyez tranquille. Elle m'a répondu de vous, moi je vous réponds d'elle. N'est-ce pas, Andrée?

ANDRÉE.

Vous le pouvez, mon père.

JEAN BAUDRY.

Merci, tous deux! A présent, vite chez Gagneux.

BRUEL.

Je n'ai plus le droit de m'opposer à votre volonté.

JEAN BAUDRY.

Et rompons avec le passé ! Rejetons bien loin, et tout de suite, tout ce qui nous attristerait. Vous avez raison, cette maison où l'on a mal parlé à mademoiselle Andrée est inhabitable. Venez aujourd'hui même vous installer dans ma maison de la côte. Vous ne paraîtrez ici qu'aux heures des affaires. Quant au commerce, quittez-le ou continuez-le, comme il vous plaira. Si vous vous ennuyez, il sera toujours temps de le reprendre. Ainsi, c'est dit. Quelle bonne vie à trois nous allons avoir ! C'est ma maison qui va être contente ! Allons chez Gagneux.

BRUEL.

Allons.

JEAN BAUDRY, à Andrée.

A tout à l'heure, mademoiselle. Merci ! merci ! merci ! Je peux vous le dire, à présent que je ne crains plus de vous influencer, je vous aime beaucoup. Il y a longtemps. Vrai, c'est à cause de moi aussi que vous avez consenti ? Voilà une parole que j'entendrai toute ma vie. Mais quel bonheur ! Qu'ai-je donc fait de plus que les autres hommes pour être ainsi récompensé ? Pourquoi cela m'arrive-t-il, à moi, plutôt qu'à un autre ? Comme deux jours se ressemblent peu ! Hier, je n'avais devant moi que la vieillesse, j'aurai devant moi maintenant votre beauté, votre grâce, le sourire de vos vingt ans. C'est vers cela que j'irai. Il me semble que ma vie s'est retournée et que je reviens vers la jeunesse et vers l'amour !

UN COMMIS, entrant.

Monsieur Olivier est en bas.

ANDRÉE, *tressaillant.*

Il est ici?

JEAN BAUDRY.

Oui. Je suis dans mon jour de chance! Hier, il m'avait forcé de rester à Paris. J'avais eu beau le prêcher, le prier, lui dire qu'il s'agissait de l'honneur d'un ami. Pour qu'il ne crût pas que c'était un prétexte, je lui ai dit le nom de votre père et sa situation. Il a compris que je ne pouvais pas rester, et, lui qui ne voulait pas me laisser partir, c'est lui qui a voulu m'emmener.

BRUEL, *au commis.*

Qu'il monte.

JEAN BAUDRY.

Attendez. Il va falloir lui annoncer mon bonheur; j'aime autant ne pas être là.

BRUEL.

Pourquoi?

JEAN BAUDRY.

Jusqu'à ce jour, je n'étais qu'à lui; je vais me partager désormais, et il n'aura pas la plus grosse part.

BRUEL.

Vous craignez?...

JEAN BAUDRY.

Et puis, il me semble que tous les jeunes gens vont m'en vouloir. Mademoiselle Andrée lui parlera.

ANDRÉE.

Moi?

JEAN BAUDRY.

Je vous en prie; vous me justifierez; vous lui expliquerez comment cela s'est fait.

ANDRÉE.

Oui!

JEAN BAUDRY, au commis.

Faites-le monter. Gagneux payé, je reviens vite savoir ce que vous vous serez dit. Vrai, je me fais l'effet d'un voleur. Sauvons-nous! (Il sort avec Bruel.)

ANDRÉE, seule.

Oui, je lui expliquerai comment cela s'est fait; il verra lui-même que je n'ai pu faire autrement.

SCÈNE V.

ANDRÉE, OLIVIER.

OLIVIER, entrant.

Seule!

ANDRÉE, à part.

Mon Dieu!

OLIVIER, venant vivement à elle.

Est-ce vrai que vous n'êtes plus riche?

ANDRÉE.

Monsieur...

OLIVIER.

Est-ce vrai? Monsieur Baudry me l'a dit. Connaissez-vous un homme meilleur? Mais j'ai besoin que vous me le répétiez vous-même. Est-ce bien vrai, cette bonne mauvaise nouvelle? Oh! pardonnez-moi cette parole égoïste. Je devrais ne penser qu'à votre chagrin, aux

inquiétudes de votre père, et je pense à moi. Je suis joyeux quand vous souffrez, j'ai tort. Eh bien, oui! je suis joyeux. Vous m'avez vu à Paris; j'étais découragé et hostile; j'avais pris la vie en colère; je querellais tout. Oh! maintenant, je ne suis plus ce furieux-là; je n'ai plus le délire; la médecine est une grande chose, vous avez raison. J'ai envie de guérir tous les malades! D'où vient ce changement, je vais vous le dire. Mais pour cela il faut que vous ne soyez plus riche. Moi, je n'ai que mon travail; je ne suis rien, je suis un enfant qui a sa vie à faire, le commencement d'un médecin. Si votre sort n'a pas changé, comment voulez-vous que je vous parle? Je m'en irai, et vous ne me reverrez plus jamais. Mais non, monsieur Baudry n'a pas pu me tromper. Vous n'êtes plus riche. Je n'ose pas vous demander d'être tout à fait pauvre. Tâchez au moins de n'avoir pas l'aisance. Maintenant, répondez-moi. Ne l'avez-vous plus vraiment, cette richesse terrible?

ANDRÉE.

Pauvre garçon!

OLIVIER.

Ah! — Monsieur Baudry m'a donc menti?

ANDRÉE.

Il vous a dit vrai.

OLIVIER.

Eh bien! alors?

ANDRÉE.

Je ne suis plus riche, et je ne suis plus pauvre.

OLIVIER.

Comment?

ANDRÉE.

Voici en un mot. Mon père était perdu faute de deux cent mille francs, quand un ami les lui a offerts.

OLIVIER.

Les riches sont heureux! Excusez-moi de vous avoir importunée; mais je ne recommencerai pas. Je vous promets que vous ne me reverrez jamais.

ANDRÉE.

Soyez heureux!

OLIVIER.

Merci. (Il va jusqu'à la porte. Se retournant.) Ce que j'admire, c'est la profondeur de votre dédain pour moi.

ANDRÉE.

Mon dédain?

OLIVIER.

Vous me voyez accourir bouleversé de joie et de crainte, plein de vous: vous me voyez triomphant tout à l'heure et maintenant écrasé : que vous n'en soyez pas émue, je le conçois: que vous n'ayez pas pitié d'une souffrance dont vous sentez bien que vous êtes cause, je m'y attendais; mais je n'avais pas prévu que vous me renverriez sans même me demander ce que je venais vous dire, et que mon désespoir n'obtiendrait même pas votre curiosité!

ANDRÉE.

Je n'ai pas le droit d'en savoir davantage.

OLIVIER.

En effet, vous n'êtes pas ruinée.

ANDRÉE.

Ce n'est pas pour cela.

OLIVIER.

Pourquoi donc?

ANDRÉE.

Quand mon père a eu remercié son ami, il a réfléchi. Il n'avait pas de bonheur, il le voyait; s'il ne regagnait jamais ces deux cent mille francs? Pouvait-il les accepter, lui, honnête homme ?

OLIVIER.

Non.

ANDRÉE.

C'est ce que mon père a répondu à son ami.

OLIVIER.

Bien!

ANDRÉE.

Mais alors son ami lui a dit : — Il y a une chose qui vous contraindrait à me laisser sauver votre nom : ce serait que votre nom fût celui de ma femme.

OLIVIER, avec un cri.

Vous êtes mariée! Mais non, depuis hier! Je ne sais plus ce que je dis. Votre père a refusé? Je l'aime, votre père!

ANDRÉE.

Mon père n'a pas refusé.

OLIVIER.

Alors, c'est vous! J'aime encore mieux cela. Comme vous êtes bonne!

ANDRÉE.

Il s'agissait du bonheur et de l'honneur de mon père, et de sa vie, car il n'aurait pas survécu à une faillite. D'ailleurs, celui qui me demandait, dans un tel moment et d'une façon si généreuse, m'inspirait autant d'estime que de reconnaissance. Pourquoi aurais-je refusé?

OLIVIER.

Vous avez consenti?

ANDRÉE.

J'ai consenti.

OLIVIER.

Ah! — Ce mariage ne se fera pas.

ANDRÉE.

Qui l'empêcherait?

OLIVIER.

Il ne se fera pas! O Dieu! ce serait pour apprendre cela que je suis accouru, rapide, impatient d'arriver! Vous avez consenti? Pardieu! un homme qui a deux cent mille francs pour ses amis! Quand je vous le disais, que les jeunes filles étaient au plus offrant!

ANDRÉE.

Monsieur!

OLIVIER.

Oh! cet homme, quel est-il? Je lui parlerai, moi, à cet homme qui achète sa femme! Quel est cet homme?

ANDRÉE.

Cet homme... (La porte du fond s'ouvre, parait Jean Baudry. Andrée le montre à Olivier.)

SCÈNE VI.

OLIVIER, JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

OLIVIER.

Lui! (Il chancelle.)

JEAN BAUDRY, à Olivier.

Eh bien! tu sais?...

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Tu n'es pas jaloux?

OLIVIER.

Jaloux!

JEAN BAUDRY.

Sois tranquille, tu auras toujours ta place dans mon cœur, et la même. Olivier, tu n'es pas mécontent de me voir heureux?

OLIVIER.

Je suis très-content.

JEAN BAUDRY.

Tu seras mon témoin.

OLIVIER.

Votre témoin?

JEAN BAUDRY.

Tu acceptes, n'est-ce pas?

OLIVIER.

Certainement... Moi, votre témoin?... Certainement... A ce soir. (Il sort.)

JEAN BAUDRY.

Encore une révolte ! (A Andrée.) Il m'en veut beaucoup ?

ANDRÉE.

Je ne sais...

JEAN BAUDRY.

Je le craignais ! Ce n'est pas bien. Diable de tête ! Mais le cœur est bon ; je le tiens par là. Je l'ai ramené de plus loin !

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Un salon.

SCÈNE PREMIÈRE.

Entrent ANDRÉE, JEAN BAUDRY, BRUEL, puis OLIVIER, puis BARENTIN.

JEAN BAUDRY.

Nous prendrons le café ici, les fenêtres ouvertes. Quelle admirable soirée ! Andrée, regardez la lune sur la mer. Ah ! j'ai eu souvent ce spectacle sous les yeux sans y faire attention ; c'est que j'étais seul à le regarder. Comme c'est beau, à deux ! — Olivier, viens voir.

OLIVIER.

Je vois.

JEAN BAUDRY.

Ma foi, devant vous je peux bien penser tout haut, je suis heureux ! Comment vous remercierai-je assez tous trois ? (A Olivier.) Tu m'as dit que tu ne m'en voulais plus du tout ?

OLIVIER.

A vous ? je ne vous en ai jamais voulu.

JEAN BAUDRY.

Et que tu avais renoncé tout à fait à tes mauvaises idées de Paris ?

OLIVIER.

Oh! tout à fait.

JEAN BAUDRY.

Cher Olivier! (Revenant à Andrée qui est restée à la fenêtre.) quelle tranquillité! Les arbres du jardin ne bougent pas: on dirait qu'ils dorment et qu'ils rêvent. — Écoutez! c'est le rossignol. Comme il chante bien ce soir! (A Bruel qui rit.) Pourquoi riez-vous?

BRUEL.

Je ris, parce que je suis joyeux. Et puis, je pense à madame Gervais. (A Andrée.) Tu es sûre que ta lettre a été mise à la poste?

ANDRÉE.

Je l'ai mise moi-même.

BRUEL.

D'ailleurs je lui ai écrit aussi. Pas un mot de réponse! Sa nièce se marie demain, et nous ne savons même pas si elle viendra.

JEAN BAUDRY.

Comment vous expliquez-vous son silence?

BRUEL.

Par son étourderie. Elle est capable de croire qu'elle nous a répondu. Elle va nous tomber brusquement ce soir ou demain matin, et me querellera de ne pas être allé à sa rencontre. Je ne la détromperai pas! Si elle s'aperçoit qu'elle ne m'a pas écrit, elle me le reprochera pendant six mois.

JEAN BAUDRY.

A vous?

BRUEL.

Oui. Ma très-chère belle-sœur est ainsi. Bah! elle est un peu comme tout le monde. Qui est-ce qui n'en veut pas aux autres de ses torts envers eux? Qui est-ce qui pardonne le mal qu'il fait? — Ah! le café. (Barentin entre avec un plateau.) Eh bien, Barentin, est-ce enfin cette nuit que nous allons être volés?

BARENTIN.

Monsieur plaisante, mais il existe des voleurs.

JEAN BAUDRY.

Et des poltrons.

BARENTIN.

Si ça n'était jamais arrivé que des brigands soient entrés la nuit dans les maisons! Mais lisez donc les feuilles!

JEAN BAUDRY.

Andrée, voulez-vous verser le café? (Andrée sert, d'abord son père, puis Jean Baudry.)

BARENTIN, bas à Jean Baudry.

Monsieur a-t-il pensé?...

JEAN BAUDRY.

Ah! — Mademoiselle, j'ai oublié une commission dont Barentin m'avait chargé. Il voudrait vous faire une surprise demain; mais, comme il ne connaît pas vos goûts, il m'a prié de vous demander quelle surprise vous désirez qu'il vous fasse.

BARENTIN.

Oui, mademoiselle.

ANDRÉE, souriant.

Je vous le dirai, Barentin.

BARENTIN.

S'il vous plaît, mademoiselle. (Il sort.)

ANDRÉE, offrant une tasse à Olivier.

Monsieur...

OLIVIER.

Non, merci.

JEAN BAUDRY, buvant sa tasse.

Tu ne prends pas de café ? Tu as tort, il est excellent. Il est vrai qu'à présent, moi, je trouve tout excellent. Prends-en donc. (Olivier va à la table et se verse du café.) Mademoiselle t'en a versé.

OLIVIER.

Ah ! oui. (Il continue à s'en verser.)

BRUEL.

Comme c'est bon, le café !

JEAN BAUDRY.

Comme c'est bon, la vie ! Quel malheur que le Havre ne soit pas Paris, et qu'il faille la grande ville au grand avenir d'Olivier ! nous aurions vécu à nous quatre. Mais nous irons te voir souvent, n'est-ce pas, Andrée ? — Mon cœur déborde ! J'ai trop de bonheur pour que tout soit à moi ; j'ai dû prendre la part des autres.

BRUEL.

Pas la mienne, toujours ! car j'en ai tout ce que j'en peux porter. Quand je pense à ce que j'étais il y a dix jours, à ma réputation naufragée, à Andrée insultée par ce Gagneux, et que je vois les coups de chapeau qu'on me donne dans les rues, tous mes créanciers satisfaits,

Andrée mariée demain à celui que j'aurais souhaité dans le meilleur instant de ma fortune, à l'ami unique, à l'homme parfait...

JEAN BAUDRY.

Bruel !

BRUEL.

Oui, parfait ! vous l'êtes.

JEAN BAUDRY.

Personne ne l'est.

BRUEL.

Excepté vous.

JEAN BAUDRY.

Personne. Vous me voyez dans mon beau moment. Je suis heureux ; alors le bien est facile. Je vous avoue que je suis très-bon — dans ce moment.

BRUEL.

Je voudrais bien savoir quand vous ne l'avez pas été !

JEAN BAUDRY.

Quand j'ai souffert. J'ai eu mes heures pénibles, et je n'étais pas tel que je suis aujourd'hui. Tout homme a du mal en soi, et nul ne peut dire ce qu'un grand chagrin ferait de lui.

BRUEL.

J'y consens, vous êtes un scélérat. Et vous avez volé la part des autres. Ah ! s'il y a quelqu'un à qui vous ayez pris de son bonheur, moi, vous m'avez donné du vôtre.

JEAN BAUDRY.

Merci. Dites-moi bien tous que vous êtes heureux. Pour l'être, j'ai besoin que tout le monde le soit.

BRUEL.

Tout le monde l'est! N'est-ce pas, Andrée ?

ANDRÉE.

Je suis heureuse. (Olivier va à une table où est la cave et emplit un verre.)

JEAN BAUDRY.

C'est comme cela que je m'explique que le bonheur absolu soit si rare. Il y a entre tous les hommes une solidarité dont on ne se rend pas compte et, quelque félicité qu'on ait, on a encore la souffrance des autres. (Olivier, qui a vidé son verre, le remplit encore.)

BRUEL, à Olivier.

Tiens, qu'est-ce que vous buvez donc avec cet acharnement?

OLIVIER.

Je ne sais pas. Je crois que c'est de l'eau-de-vie.

BRUEL, s'en versant.

Et vous aussi, vous êtes heureux, — témoin ? (Le verre d'Olivier éclate entre ses doigts.) Aïe !

JEAN BAUDRY.

Qu'est-ce donc ?

OLIVIER.

Rien. Ce verre s'est brisé.

JEAN BAUDRY.

Mais tu saignes !

OLIVIER.

C'est possible. Une égratignure. J'ai ce qu'il faut dans ma chambre. (Il sort.)

BRUEL.

J'ai du taffetas d'Angleterre. Andrée, sur ma cheminée. Veux-tu le lui faire porter?

ANDRÉE.

Oui. (Elle sort.)

SCÈNE II.

JEAN BAUDRY, BRUEL.

JEAN BAUDRY.

Comment ce verre a-t-il pu se casser?

BRUEL.

Une maladresse. Votre Olivier ne sait pas ce qu'il fait ce soir.

JEAN BAUDRY.

Olivier?

BRUEL.

Tout à l'heure, il ne s'apercevait pas qu'il buvait de l'eau-de-vie coup sur coup; maintenant, il brise son verre.

JEAN BAUDRY, regardant le plateau.

Il n'a pas pris la tasse qu'Andrée lui avait versée. — Est-ce qu'Andrée et Olivier sont mal ensemble?

BRUEL.

Mal?

JEAN BAUDRY.

Je ne vois plus rien, moi, depuis dix jours; je ne sais plus ce qui se passe autour de moi; je vis dans un éblouissement. Vous n'avez rien remarqué, vous?

BRUEL.

Rien du tout.

JEAN BAUDRY.

Il n'y a rien, c'est évident. — Comment étaient-ils l'un pour l'autre à Paris?

BRUEL.

Je n'y ai passé qu'un jour.

JEAN BAUDRY.

Madame Gervais pourra nous le dire.

BRUEL.

Si elle vient.

JEAN BAUDRY.

Je serais désolé qu'ils fussent mal l'un pour l'autre.

BRUEL.

Désolé! Vous feriez croire que vous avez peur de lui.

JEAN BAUDRY.

On a toujours peur de ceux qu'on aime.

BRUEL.

Vous l'aimez à ce point! Ah çà! mon cher Baudry, vous ne voulez donc pas me dire ce que c'est que cet Olivier?

JEAN BAUDRY.

Je vous l'ai dit.

BRUEL.

Un enfant sans parents, que vous avez recueilli et auquel vous vous êtes attaché. L'autre jour, vous êtes resté à Paris pour lui, malgré votre amitié pour moi et votre affection pour Andrée. Vous pouvez dire que vous lui êtes attaché solidement.

JEAN BAUDRY.

Quand je l'ai connu, je n'avais que lui à aimer : je me suis mis à l'aimer beaucoup. C'est presque un fils pour moi.

BRUEL.

Presque?

JEAN BAUDRY.

Certainement.

BRUEL.

Allons donc!

JEAN BAUDRY.

Qu'entendez-vous par là?

BRUEL.

Voulez-vous bien me laisser tranquille! — Voyons, mon cher Baudry, Andrée n'est pas là, me permettez-vous de vous parler franchement?

JEAN BAUDRY.

Je vous en prie.

BRUEL.

Quel est l'âge d'Olivier?

JEAN BAUDRY.

Vingt-deux ans.

BRUEL.

Et le vôtre?

JEAN BAUDRY.

Quarante-six.

BRUEL.

Vous n'avez pas de frère ni de sœur, et vous n'en avez jamais eu?

JEAN BAUDRY.

Où diable voulez-vous en venir?

BRUEL.

Donc, récapitulons. Un garçon qui a vingt-deux ans quand on en a quarante-six, qu'on prend chez soi aux vacances, à qui l'on demande la permission de se marier, et qui n'est pas un neveu, c'est plus que presque un fils.

JEAN BAUDRY.

Si j'étais le père d'Olivier, mademoiselle Andrée le saurait.

BRUEL.

Qui le lui aurait dit?

JEAN BAUDRY.

Moi.

BRUEL.

C'est donc sérieux?

JEAN BAUDRY.

Je vous le jure sur ma tendresse pour mademoiselle Andrée! — N'y a-t-il donc que la parenté du sang?

BRUEL.

Non, il y en a une autre; car je me sens plus parent avec vous seul qu'avec toute ma famille. Il y a la reconnaissance.

JEAN BAUDRY.

Bruel!

BRUEL.

Mais vous ne pouvez pas devoir de reconnaissance à Olivier.

JEAN BAUDRY.

Je lui dois une reconnaissance éternelle.

BRUEL.

Il vous a donc rendu un service capital ?

JEAN BAUDRY.

Il ne m'a rendu aucun service.

BRUEL.

Alors de quoi lui êtes-vous reconnaissant?

JEAN BAUDRY.

Cela, c'est un secret qui ne vous intéresserait pas, et que je dois garder.

BRUEL.

Je ne le devinerai pas! — Un garçon à qui l'on est reconnaissant de n'avoir pas rendu de service!

JEAN BAUDRY.

C'est selon ce qu'on entend par un service.

SCÈNE III.

BRUEL, JEAN BAUDRY, BARENTIN.

BARENTIN.

Monsieur Bruel, une lettre pour vous. (Il la lui donne. — A Jean Baudry.) Monsieur, le bijoutier est là.

BRUEL, grondant Jean Baudry.

Encore ! (Regardant la lettre.) Enfin !

JEAN BAUDRY.

C'est de madame Gervais ?

BRUEL.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Eh bien?

BRUEL.

Elle vient. (Éclatant de rire.) Mais le singulier, c'est qu'elle ne vient pas pour le mariage.

JEAN BAUDRY.

Comment ?

BRUEL, lisant et riant.

Elle ne se doute pas que sa nièce se marie. Elle n'a pas reçu nos lettres. Savez-vous d'où elle m'écrit ? de Bayeux, où elle a passé huit jours chez une amie. Elle veut nous embrasser en retournant, et c'est le hasard qui nous l'amène justement aujourd'hui.

JEAN BAUDRY.

L'important, c'est qu'elle viendra. Je vais à mon bijoutier. (Il sort.)

SCÈNE IV.

BRUEL, puis ANDRÉE.

BRUEL, appelant.

Andrée! (Andrée entre.) Ta tante arrive ! Il faudra que nous allions au-devant d'elle.

ANDRÉE.

Au chemin de fer ?

BRUEL.

Non, au bateau d'Honfleur. Je t'expliquerai. Mais je me sauve, parce que j'ai un rendez-vous au Cercle. Fais-toi conduire; nous nous retrouverons sur le quai. Le bateau arrive à dix heures. Je cours. Chère enfant! (Il sort.)

ANDRÉE, seule.

Sorti! Et monsieur Baudry a quelqu'un. (Elle va sonner à la cheminée; Barentin entre.) Dites à monsieur Olivier que je l'attends au salon. (Barentin sort.) Oui, c'est le seul moyen.

SCÈNE V.

OLIVIER, ANDRÉE.

OLIVIER.

Vous avez à me parler, mademoiselle?

ANDRÉE.

J'ai à vous prier.

OLIVIER.

Vous?

ANDRÉE.

Que voulez-vous qu'on pense? Et si vous ne pouvez déjà pas vous contenir maintenant, que sera-ce demain? Je n'ai aucun droit de rien exiger de vous, ni de rien vous demander, et pourtant il n'y a qu'une chose qui puisse éloigner ce péril.

OLIVIER.

Quoi?

ANDRÉE.

C'est que vous partiez.

OLIVIER.

Partir aujourd'hui, quand je suis témoin demain!

ANDRÉE.

C'est parce que vous êtes témoin qu'il faut que vous partiez. Vous aurez une raison. Un malade qui vous appelle à Paris, une occasion de célébrité, ce que vous voudrez. Rien qu'à l'idée d'être témoin de mon mariage, vous voyez ce que vous avez fait. Demain, ce ne serait plus seulement une idée. Vous vous emporteriez, vous feriez quelque éclat...

OLIVIER.

Qui retarderait votre bonheur? Ne craignez rien, je vous marierai. Je vous promets de rester maître de moi.

ANDRÉE.

Vous ne l'êtes déjà plus! Et cependant ce n'est pas encore le jour redoutable. Tant qu'on n'y est pas, la fermeté est possible, on se raisonne, on écoute le devoir, on voit le bonheur qu'on fait, on comprend la nécessité du sacrifice; et puis on a, malgré soi, tout au fond du cœur, une espérance entêtée qui ne consent pas à l'évidence, on compte sur je ne sais quel secours insensé, on se dit qu'il y a encore ce soir, cette nuit, demain matin, qu'il surviendra quelque chose, que demain n'arrivera pas! Mais demain, quand rien ne sera survenu, et que l'heure sonnera! Croyez-vous que ce sera une heure pareille aux autres? Qui peut répondre de soi dans un tel moment? Qui peut être sûr qu'à l'instant de signer soi-

même la mort de son avenir, la plume ne lui tombera pas des mains? Oh! demain sera une journée terrible! Oh! quand il n'y aura plus un jour, quand il n'y aura plus une heure, quand la plume sera là, quand la séparation sera là, inévitable, immédiate, éternelle, Olivier, quelle force aurons-nous ?

OLIVIER.

Andrée, vous m'aimez!

ANDRÉE.

Non!

OLIVIER.

Si! vous avez dit *nous!*

ANDRÉE.

Non !

OLIVIER.

Vous l'avez dit ! Oh ! j'ai ce mot, et je ne le rendrai pas.

ANDRÉE.

Vous oubliez qui j'épouse.

OLIVIER.

Ah ! oui. — Pourquoi est-ce justement le seul homme auquel je ne puisse vous disputer? Et cependant, comment veut-on que j'assiste tranquillement ?...

ANDRÉE.

Vous voyez bien qu'il faut que vous partiez.

OLIVIER.

Partir! oui, il le faut. Le bonheur est ici, va-t'en ! La porte du ciel est ouverte, referme-la ! Il y a des inté-

rêts d'argent, c'est sacré. Ils ont arrangé un mariage ; avant eux, mon âge en avait arrangé un avec le vôtre ; mais c'est le mariage d'argent qui est le bon. Elle m'aime...

ANDRÉE.

Non.

OLIVIER.

Dieu me la donne, je la donnerai à un autre. Non, je n'aurai pas ce courage! je n'aurai pas cette lâcheté!

ANDRÉE.

Je suis mariée.

OLIVIER.

Non, je ne vous donnerai pas à un autre! Je trouverai un moyen de tout concilier.

ANDRÉE.

Ne rêvez pas l'impossible!

OLIVIER.

L'impossible, c'est que vous m'aimiez et que je vous quitte; c'est que nous cessions de nous aimer parce qu'il y a eu un coup de vent quelque part sur la mer!

ANDRÉE.

Monsieur Baudry est le bienfaiteur de mon père.

OLIVIER.

C'est le bienfaiteur de tout le monde!

ANDRÉE.

Olivier!

OLIVIER.

C'est vrai, je viens de dire une mauvaise parole. Je

dois tout à monsieur Baudry, et je mourrais pour lui sans m'acquitter.

ANDRÉE.

Vous pouvez vous acquitter aujourd'hui.

OLIVIER.

Vous le voulez?

ANDRÉE.

La reconnaissance le veut.

OLIVIER.

Allons! il vaut mieux souffrir que de faire souffrir. Ah! pourquoi est-ce lui? Au moins vous m'estimerez.

ANDRÉE.

Oh! oui.

OLIVIER.

Je pars.

ANDRÉE.

C'est bien!

OLIVIER.

Je vous assure que je ne suis pas mauvais au fond. Je fais ce que je peux. Mais c'est plus fort que moi, j'ai des accès de violence et de révolte. Cela tient au milieu dans lequel je suis né. Si vous me connaissiez, je suis une espèce d'âme fauve mal apprivoisée. Quand je souffre, ça me revient. J'aurais plus besoin qu'un autre d'être heureux. Si mon espérance avait été possible, avant de vous épouser, je vous aurais raconté mon enfance, oui, tout entière! et je n'aurais pas eu peur que ma confession vous détournât de moi. Je suis certain qu'au contraire vous n'y auriez vu qu'un motif de m'être plus sympathique, et que c'eût été une tentation digne d'un cœur comme le

vôtre de me protéger contre moi-même et de me faire bon tout à fait.

ANDRÉE.

Pourquoi dire cela maintenant?

OLIVIER.

Vous avez raison. Votre main?

ANDRÉE.

La voilà.

OLIVIER.

Êtes-vous contente de moi?

ANDRÉE.

Je n'oublierai jamais ce que vous faites dans ce moment. Du courage!

OLIVIER, lui quittant la main.

Soyez heureuse! (Andrée sort. — Jean Baudry entre.)

SCÈNE VI.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY, lui touchant l'épaule.

Eh bien! mon cher témoin?

OLIVIER.

Pardonnez-moi, monsieur, mais il me sera impossible de l'être.

JEAN BAUDRY.

Qu'est-ce que tu dis?

OLIVIER.

Je suis forcé de retourner à Paris.

JEAN BAUDRY.

Quand ?

OLIVIER.

Ce soir.

JEAN BAUDRY.

Pourquoi ?

OLIVIER.

On m'appelle pour une maladie des plus graves ; un cas tout à fait singulier qui peut me mettre en réputation et me faire une grande clientèle.

JEAN BAUDRY.

Comment n'en as-tu pas parlé à dîner ?

OLIVIER.

La dépêche m'est arrivée depuis. Excusez-moi de ne pas assister à votre mariage, mais vous trouverez aisément un autre témoin.

JEAN BAUDRY.

Cette maison te plaisait autrefois. T'y trouves-tu moins bien accueilli ? Par qui ?

OLIVIER.

Par personne.

JEAN BAUDRY.

J'ai fait demander à mademoiselle Andrée si elle pouvait venir me parler. Laisse-nous un instant. Tu ne partiras pas sans m'avoir revu. Cela, je te le défends. A tout à l'heure.

OLIVIER, à part.

Au moins, elle m'estimera. (Il sort.)

SCÈNE VII.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

ANDRÉE, entrant.

Monsieur?

JEAN BAUDRY.

Olivier s'en va! Comprenez-vous? Il veut s'en aller aujourd'hui. C'est insensé! Il m'a parlé d'une dépêche. mais c'est un prétexte, il me l'aurait montrée. Il a une raison.

ANDRÉE.

Quelle raison?

JEAN BAUDRY.

Je cherche. Pardon, Andrée, mais n'a-t-il pas quelque chose contre vous? Oh! sans tort de votre part! Mais c'est un cœur ombrageux et farouche. Autrefois, il était ici chez lui: à présent. il y est chez vous; il suffit qu'il ne vous ait pas trouvée affectueuse pour qu'il ne puisse plus y rester. Andrée, je vous demande de le retenir.

ANDRÉE.

Moi?

JEAN BAUDRY.

Si vous le priez bien, il restera.

ANDRÉE.

A quel titre le prierais-je?

JEAN BAUDRY.

Vous ne voulez pas? Pourquoi? Lui serait-il échappé

un mot qui vous aurait blessée? Soyez indulgente. Parlez-lui.

ANDRÉE.

Ne me demandez pas cela.

JEAN BAUDRY.

Que vous a-t-il donc fait? Andrée, s'il part aujourd'hui, c'est pour toujours. Et, voyez-vous, c'est là une chose impossible. Tenez, je veux que vous soyez bonne pour lui, et vous me forcez à vous dire ce que je n'ai jamais dit à personne. Mais vous allez être ma femme, c'est-à-dire moi-même. Puis, je vous sais l'âme assez haute pour juger qu'une faute réparée devient un mérite. N'est-ce pas? Être né bon, c'est du bonheur; s'améliorer, c'est de la vertu.

ANDRÉE.

Vous dites vrai.

JEAN BAUDRY.

Eh bien! Olivier s'est amélioré! Il n'a pas été honnête sans combat; c'est un victorieux! Il n'est pas né dans les conditions où le bien est facile; sa probité de maintenant, il ne l'a pas trouvée dans son berceau toute faite, il l'a faite lui-même, elle lui appartient. Il a dû tout effacer et tout produire, déraciner ses instincts, arracher ses habitudes. Il a droit de regarder son passé du haut de son présent, comme du sommet de la montagne on regarde avec orgueil la profondeur de l'abîme. Il peut dire : J'ai bien monté!

ANDRÉE.

Vous êtes bon!

JEAN BAUDRY.

Un soir, il y a onze ans, je marchais dans une foule, quand je sentis quelque chose se glisser sous mon habit. D'un geste rapide, je saisis une main qui laissa tomber mon portefeuille; je me retournai et je vis un enfant, de dix à douze ans, en guenilles, pieds nus, maigre, blême, chétif. Que faire? le livrer à la justice? un enfant! le lâcher, en lui jetant une pièce de monnaie et un bon conseil? il aurait ramassé la monnaie et laissé le conseil à terre. Je le regardai: il ne baissa pas les yeux: son attitude était plutôt un défi qu'une prière, et l'on sentait qu'il avait agi moins par cupidité que par audace. Il avait dans le regard une certaine clarté naturelle qui me frappa, une dernière étincelle par où l'âme pouvait se rallumer. Je l'interrogeai. Pas de famille, pas de gîte. Sa faute n'était pas de lui, mais de sa naissance. Il ne savait pas lire. Alors, je me dis que c'était un devoir que le hasard mettait sur mon passage. Moi sans enfant, lui sans père, nous nous convenions. Il faut vous dire qu'alors j'étais beaucoup plus vieux que maintenant. Comme j'avais toujours vécu seul, j'étais très-sérieux. Je n'ai pas eu de jeunesse; je vous attendais pour cela. Même avant vous, l'âge m'avait déjà un peu rajeuni. Mais à trente-cinq ans, j'en avais cinquante. L'idée me vint donc de me charger de cet enfant, de l'élever, d'emporter chez moi ce pauvre être malade et d'essayer de le guérir. J'ai toujours pensé qu'un homme n'est quitte envers Dieu qu'après avoir fait pour un autre ce que Dieu a fait pour lui. Dieu m'a donné le bien-être et l'éducation, je les ai rendus à Olivier.

ANDRÉE.

Généreuse nature!

JEAN BAUDRY.

Il n'a pas été très-commode à élever; ses premières années s'échappaient toujours; mais je ne me suis pas découragé. J'ai réussi! Le fond était excellent. Vous le voyez maintenant. A Paris, lorsqu'on le demande dans deux maisons, il va d'abord dans la plus pauvre. Il n'a peur de rien. Vous savez ce qu'il a été dans l'épidémie. Tous les courages! quelqu'un ayant parlé légèrement de moi devant lui, il s'est battu pour moi. Et une intelligence si rapide! Il a du talent. Avez-vous lu son livre? Il n'a plus qu'une crise à traverser, mais elle sera redoutable. Quand il aimera, ce sera avec la fougue et l'emportement de sa nature. C'est alors que je lui serai nécessaire. Je n'aurai vraiment achevé ma tâche qu'après l'avoir marié. Oh! j'y pense souvent. Pauvre Olivier! plus j'ai fait pour lui, plus il me semble que je lui dois. Ah! l'on s'attache bien plus par les services qu'on rend que par ceux qu'on reçoit. Eh bien! oui, je lui suis reconnaissant de ce que j'ai fait pour lui. Votre père me demandait pourquoi je l'aimais tant? vous voyez mon motif. C'est ma création, c'est un homme que j'ai fait, c'est une vertu que j'ai commencée et que je veux finir. Pourquoi je l'aime comme mon fils? parce que c'est mon fils : je suis le père de son âme!

ANDRÉE.

Je vous admire! (Elle lui prend la main et la baise.)

JEAN BAUDRY.

A présent que vous savez tout, vous comprenez qu'il est nécessaire qu'il reste. Son départ aujourd'hui, ce

serait la séparation éternelle. Vous ne voudrez pas cela, Andrée? Ne fût-ce que par affection pour moi, vous ne voudrez pas me retirer la seule chose douce que j'aie dans mon passé, la satisfaction de ma conscience, la bonne action qui m'accompagne depuis onze ans. Vous vous direz que j'ai besoin de lui, et vous vous direz surtout qu'il a besoin de moi. De nous; car je vous connais assez pour être sûr que vous voudrez vous associer à ma création, et que vous aurez, vous aussi, cette grande ambition de faire une âme! Je vous le dis, je n'aurai complété mon œuvre qu'après lui avoir trouvé une femme. Jusque-là, qu'il ait une sœur! N'est-ce pas, Andrée, que vous allez le retenir?

ANDRÉE.

Impossible.

JEAN BAUDRY.

Impossible! mais pourquoi?

ANDRÉE.

N'insistez pas.

JEAN BAUDRY.

Mais que s'est-il donc passé entre vous?

ANDRÉE.

Rien.

JEAN BAUDRY.

Regardez-moi en face. Ces yeux-là ne savent pas tromper.

ANDRÉE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer.

JEAN BAUDRY.

Andrée, que s'est-il passé entre vous? C'est donc

quelque chose de bien grave? Ce que je vous ai dit a dû vous intéresser à lui; vous avez un trop grand cœur pour qu'un mot qui lui serait échappé ne fût pas effacé maintenant. Quelle offense a-t-il pu vous faire? Mais non, il n'aurait pas offensé une jeune fille. Et puis, on ne peut pas vous haïr. Est-ce qu'au contraire, il vous... Ah! (La voix lui manque.)

BARENTIN, annonçant.

Madame Eulalie Gervais.

ANDRÉE.

Ma tante!

JEAN BAUDRY, à part.

Madame Gervais? Ah! je vais savoir... (Madame Gervais entre, irritée, effarée, sans voir personne.)

SCÈNE VIII.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE, MADAME GERVAIS, puis OLIVIER.

ANDRÉE.

Ma tante! (Elle se jette dans ses bras.)

MADAME GERVAIS, la repoussant.

Ne m'embrasse pas! Je suis furieuse contre toi.

ANDRÉE.

Contre moi?

JEAN BAUDRY, bas à Barentin.

Olivier, ici, à l'instant! (Barentin sort.)

MADAME GERVAIS.

C'est comme ça que tu viens au-devant de ta tante?

ANDRÉE.

J'y allais.

MADAME GERVAIS.

Il est bien temps! Et ton père, il est gentil de me laisser débarquer seule.

ANDRÉE.

Nous croyions que le bateau d'Honfleur n'arrivait qu'à dix heures.

MADAME GERVAIS.

Je ne suis pas venue par Honfleur.

ANDRÉE.

Mais vous aviez écrit...

MADAME GERVAIS.

Oui, mais j'ai changé d'avis, lorsqu'on m'a dit que le chemin de fer n'allait pas à Honfleur.

ANDRÉE.

Nous ne pouvions prévoir ce changement.

MADAME GERVAIS.

C'est à ton père surtout que j'en veux.

ANDRÉE.

Mon père, dans ce moment, est sur le quai à vous attendre inutilement.

MADAME GERVAIS.

Tant mieux! ça lui apprendra à ne pas se trouver à

mon arrivée. Et puis, moi, je suis allée à votre ancienne maison, où je n'ai trouvé personne, pas même de portier, puisqu'on n'en a pas au Havre. Ah çà ! pourquoi n'a-t-on pas de portiers au Havre? Il me semble que je ne pourrais jamais m'en passer. Je ne sais pas trop à quoi ils servent ; mais il faut qu'ils soient bien nécessaires, car ils ont bien des inconvénients. J'ai questionné les voisins, qui m'ont dit que vous étiez à Graville, chez monsieur Baudry. Explique-moi donc pourquoi vous êtes chez monsieur Baudry.

JEAN BAUDRY, s'avançant.

Madame...

MADAME GERVAIS.

Ah ! monsieur Baudry. Excusez-moi d'entrer chez vous comme une bourrasque.

JEAN BAUDRY.

Madame, vous êtes chez vous.

MADAME GERVAIS.

C'est la faute de cette petite fille et de son père, qui n'ont pas jugé convenable de se déranger pour moi et qui me forcent de venir les chercher jusqu'ici. (Olivier paraît à la porte.)

JEAN BAUDRY.

Madame, monsieur Bruel va revenir; en son absence, permettez-moi de vous présenter le mari de mademoiselle Andrée.

MADAME GERVAIS.

Son mari !

JEAN BAUDRY.

Oh ! son futur. Entre donc, Olivier.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Olivier ! (Allant à lui.) Je le savais bien, moi, que vous aimiez Andrée !

ANDRÉE.

Ma tante !

JEAN BAUDRY, à part.

Ah !

OLIVIER, à part.

Soit.

ANDRÉE.

C'est monsieur Baudry que j'épouse.

MADAME GERVAIS.

Monsieur Baudry ? Certainement... Je... Est-ce que?... (Bas à Andrée.) Tu es aimable, toi, tu ne m'avertis pas !

JEAN BAUDRY.

Je crois, en effet, monsieur, que votre présence est nécessaire à Paris.

OLIVIER.

Vous croyez ?

JEAN BAUDRY.

J'en suis sûr.

MADAME GERVAIS, bas à Andrée.

Tu vois !

OLIVIER, à part.

Ah ! on me chasse ! Je m'en allais ; mais, puisqu'on me chasse comme un laquais !... (Bas à Andrée.) Il faut que je vous parle. Cette nuit.

ANDRÉE, bas.

Non.

OLIVIER, bas.

A une heure. Ici.

ANDRÉE.

Non ! (Elle s'éloigne de lui et va prendre le bras de Jean Baudry.)

OLIVIER, la regardaut.

Adieu, monsieur !

JEAN BAUDRY.

Adieu.

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE QUATRIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

BARENTIN, puis ANDRÉE.

BARENTIN, regardant à la pendule.

Minuit un quart ! et monsieur Bruel et monsieur ne rentrent pas ! S'il y a du bon sens à rentrer si tard quand il faut que je sois levé demain avant six heures ! Je sais bien que, puisque monsieur Olivier ne reste pas, monsieur est obligé de courir après un autre témoin. Je l'excuse. Je vas toujours fermer les persiennes. (Il va à la fenêtre.) Tiens, le temps s'est brouillé. Il pleut. C'est bien fait pour ceux qui sont dehors !

ANDRÉE, entrant.

A une heure ! Malgré tout, il va revenir ; on le surprendra, nous sommes perdus. Il ne faut pas qu'il revienne ! Comment empêcher ?... — Barentin ?

BARENTIN.

Mademoiselle ?

ANDRÉE.

Vous fermez les persiennes, vous avez donc toujours peur ?

BARENTIN.

Je crois bien !

ANDRÉE.

Par où voulez-vous qu'on entre ici !

BARENTIN.

Moi, je veux qu'on entre ici !

ANDRÉE.

Ne fermez-vous pas la grille tous les soirs ?

BARENTIN.

Oh ! que oui, je ferme la grille, et je ferme la porte, et je ferme les persiennes, et alors je suis un peu tranquille. Les murs sont bons, ils sont plantés de morceaux de verre qui n'invitent pas à les enfourcher, et, comme il n'y a que monsieur et monsieur Olivier qui aient des clés...

ANDRÉE.

Ah ! monsieur Olivier a une clé ?

BARENTIN.

Monsieur a dit comme ça qu'un jeune homme devait pouvoir rentrer à l'heure qu'il voulait sans réveiller les domestiques. Il est si bon pour nous, monsieur ! Il nous fera tous égorger.

ANDRÉE.

Cette clé, monsieur Olivier, quand il s'en va, la laisse ici ?

BARENTIN.

Ordinairement.

ANDRÉE.

Est-ce qu'il ne l'a pas laissée aujourd'hui?

BARENTIN.

Tout à l'heure, en rangeant sa chambre, je ne l'ai pas vue où il a coutume de la mettre. Il l'a peut-être emportée par distraction.

ANDRÉE.

Ou bien il l'a égarée. Quelqu'un peut l'avoir trouvée, et alors la maison est ouverte.

BARENTIN, effrayé.

Tout de même, oui.

ANDRÉE.

Vous ne pouvez pas empêcher d'entrer quelqu'un qui aurait cette clé?

BARENTIN.

On pourrait se garantir avec l'autre serrure.

ANDRÉE.

Quelle autre serrure?

BARENTIN.

La porte d'entrée a une serrure à secret; mais on ne s'en sert jamais, parce que monsieur dit que c'est assez d'une.

ANDRÉE.

Je suis comme vous, j'ai peur. Ne pourriez-vous pas, ce soir, sans le dire à monsieur Baudry, fermer les deux serrures?

BARENTIN.

Sans le dire à monsieur? c'est lui qui a la clé du secret!

ANDRÉE.

Vous ne savez pas où il la met?

BARENTIN.

Il ne le sait pas lui-même. Quand vous êtes venue ici, je lui ai dit que les femmes c'était timide, et que, pour vous, nous ferions peut-être bien de fermer le secret; il m'a dit qu'il avait perdu la clé. Il n'a pas voulu se donner la peine de la chercher. Mais si mademoiselle la demandait, je suis sûr que monsieur la chercherait pour elle.

ANDRÉE.

Oui, je la demanderai.

BARENTIN.

Merci! Au moins, vous n'êtes pas brave, vous! Je vais être très-bien avec vous. Je déteste les maîtres braves! (Il sort.)

ANDRÉE, seule.

Oui, il a emporté sa clé. S'il ne peut pas ouvrir, quelquefois le moindre obstacle imprévu fait renoncer à un mauvais dessein. Enfin j'aurai fait tout ce que j'aurai pu. (Entre Bruel.)

SCÈNE II.

BRUEL, ANDRÉE.

BRUEL.

Eh bien! qu'est-ce qu'on me dit? que ta tante est venue! Par où donc?

ANDRÉE.

Par Caen.

BRUEL.

Et elle m'a fait aller au bateau d'Honfleur! Elle doit être furieuse contre moi. Où est-elle?

ANDRÉE.

Dans sa chambre. Mais n'y allez pas, elle s'est enfermée.

BRUEL.

Quand je te le disais! Eh bien, puisqu'elle ne veut pas me voir, je vais me sécher dans mon lit. Bonsoir, Andrée. Bonsoir, mademoiselle.

ANDRÉE.

Bonsoir, mon père.

BRUEL.

Méchante fille, tu vas donc quitter le nom de ton père! Tiens, je suis très-content. Bonsoir, mademoiselle. Bonjour, madame. Madame Baudry! N'importe, tu seras toujours ma fille, n'est-ce pas?

ANDRÉE.

Mon père!

BRUEL.

Tu ne te repens pas d'avoir consenti?

ANDRÉE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

BRUEL.

C'est vrai, je suis absurde! c'est Baudry qui tout à l'heure m'a mis dans la tête je ne sais quelle inquiétude: et alors je me tourmente pour des choses auxquelles je n'avais pas fait attention. Ainsi, depuis quelques jours, tu es sérieuse. Il est naturel qu'au moment de te marier tu sois plus grave, mais c'est plus que de la gravité. Tu es, par instants, comme si tu avais quelque chose sur le cœur que tu ne dis pas, comme si tu nous reprochais ta

bonté. Tiens, tu vas dire que c'est de la puérilité, mais autrefois tu me tutoyais. Même, à Paris, quand tu m'as appris la mauvaise nouvelle, tu as eu un mouvement touchant, tu t'es refaite enfant comme pour m'appartenir davantage, tu m'as appelé : papa ! Et depuis le jour où, pour me sauver, tu as accepté d'être la femme de Baudry, je ne sais pas si tu t'aperçois que tu ne me tutoies plus.

ANDRÉE.

Mais si ! je vous tutoie, mon père.

BRUEL.

Tu vois ! Tu ne t'en aperçois pas. Et tu me dis solennellement : mon père ! Auparavant tu me disais : père ! Je ne sais pas si c'est parce que c'est plus court, mais il me semble que ça mettait moins de distance entre nous.

ANDRÉE.

Père !

BRUEL.

Merci ! Tu n'es donc pas fâchée? Si tu voulais que je me rassurasse complétement, tu me tutoierais.

ANDRÉE.

Père, rassure-toi.

BRUEL.

Oh ! cette fois, par exemple, je suis heureux pour de bon ! (Entre Jean Baudry.)

SCÈNE III.

JEAN BAUDRY, BRUEL, ANDRÉE.

BRUEL.

Cher Baudry, je me crois quitte envers vous, car celle que je vous donne ne serait pas trop payée d'une fortune royale. Mais assez d'attendrissement. Pourquoi l'excès de la joie fait-il pleurer? Rions. Vous ne savez pas une nouvelle? ma belle-sœur a un nouveau grief contre moi : elle m'a enrhumé.

JEAN BAUDRY.

Voulez-vous quelque chose?

BRUEL.

Mon lit. Je vais me couvrir d'édredons, et demain matin il n'y paraîtra plus. Bonsoir, cher Baudry.

JEAN BAUDRY.

Bonne nuit.

BRUEL.

Bonsoir, Andrée.

ANDRÉE.

Dors bien.

BRUEL.

Chère fille! (Il l'embrasse au front et sort.)

SCÈNE IV.

JEAN BAUDRY, ANDRÉE.

JEAN BAUDRY.

Il est tard, et vous avez sans doute besoin de repos.

ANDRÉE.

J'ai quelque chose à vous demander.

JEAN BAUDRY.

Quoi donc?

ANDRÉE.

Vous allez me trouver bien enfant; mais c'est la faute de Barentin. Il était là tout à l'heure à fermer les persiennes, il m'a effrayée avec sa peur; il dit qu'il y a une serrure de sûreté et que c'est vous qui en avez la clé; je vous serais obligée de la lui remettre.

JEAN BAUDRY.

Je le reconnais bien là! Mais je lui ai dit que cette clé était je ne sais où.

ANDRÉE.

Si vous vouliez la chercher?

JEAN BAUDRY.

Je l'ai cherchée inutilement, elle est perdue; mais je vous promets d'en faire faire une demain.

ANDRÉE.

Demain il sera trop tard!

JEAN BAUDRY.

Trop tard demain!

ANDRÉE.

Non, je veux dire que, dans ce moment, j'ai l'esprit agité par ce que Barentin vient de me dire. Vous savez, la nuit, les femmes... Mais, quand le jour sera levé, je serai la première à rire de ma frayeur.

JEAN BAUDRY.

Pour cette nuit, il y a un moyen bien simple, c'est de

faire veiller quelqu'un : Barentin ! ce sera la juste punition de sa sottise. Qu'on vienne, il sera là.

ANDRÉE.

Oh ! non.

JEAN BAUDRY.

Pourquoi ?

ANDRÉE.

Je me reprocherais d'avoir empêché, pour un enfantillage, le repos d'un pauvre homme qui en a besoin.

JEAN BAUDRY.

Vous avez raison. Vous êtes bonne. Eh bien ! je veillerai, moi.

ANDRÉE, tremblante.

Vous !

JEAN BAUDRY.

Oui, moi, qui serai heureux de rassurer votre sommeil.

ANDRÉE.

Vous ! (A part.) Grand Dieu !

JEAN BAUDRY.

Vous paraissez émue.

ANDRÉE.

Je ne veux pas que ce soit vous. Je ne me pardonnerais pas votre nuit. Je vous en prie, il faut que vous dormiez. J'aimerais encore mieux que ce fût Barentin qui veillât. Mais non, je veux que ce ne soit personne. Je n'ai plus peur. C'était Barentin qui m'avait troublé l'esprit ; mais vous m'avez tranquillisée. Quel poltron, ce Barentin ! Je suis honteuse de vous avoir ennuyé de cela. Je

vous demande de n'y plus penser. Il n'en est plus question, n'est-ce pas? Vous allez dormir. Vous me promettez que personne ne veillera? Quant à vous, je vous le défends. Vraiment, je me fâcherais. Jurez-moi que vous dormirez.

JEAN BAUDRY.

Il va donc revenir!

ANDRÉE.

Il s'en allait. C'est ce que vous lui avez dit.

JEAN BAUDRY.

Quand?

ANDRÉE.

Dans un instant.

JEAN BAUDRY.

Où?

ANDRÉE.

Ici.

JEAN BAUDRY.

Il n'espère pas vous y trouver?

ANDRÉE.

Je suis votre femme.

JEAN BAUDRY.

Andrée, je vous prie de monter dans la bibliothèque et de me laisser un moment. Je me charge de lui parler.

ANDRÉE.

Doucement, n'est-ce pas?

JEAN BAUDRY.

Allez.

ANDRÉE.

Il partait ; je vous ai dit tout, parce que vous l'aimez et que vous aurez de l'indulgence pour sa folie. C'est comme votre fils, et, vous avez raison, ce que vous avez déjà fait vous engage.

JEAN BAUDRY, la regardant avec anxiété.

Allez.

ANDRÉE.

Bonsoir. Comme vous avez été bon pour lui ! (Elle sort.)

JEAN BAUDRY.

Mais elle l'aime ! Le misérable ! — Un pas dans l'escalier. C'est lui. Mais c'est infâme ! (Il prend la lampe et entre dans la chambre d'Andrée. Presque aussitôt une porte s'ouvre à gauche, et Olivier entre.)

SCÈNE IV.

OLIVIER, tâtonnant dans l'obscurité.

Ce que je fais est mal. Elle m'a défié. Quand je lui ai dit que je viendrais, elle est allée à son mari, comme pour me menacer de lui. Si je la perds, tant mieux ! Je suis infâme. Je souffre. Elle va faire semblant de dormir. Il y a de la lumière dans sa chambre. Elle m'attend donc ? Oui, par peur. Non, par amour. Elle m'aime, c'est vrai pourtant. Et moi, je vais la perdre. Et monsieur Baudry, qui m'a tout donné, voilà ce que je vais lui rendre. Si je m'en allais ? Il est trop tard ; je suis trop avancé pour reculer. Pas de lâcheté. Pourquoi me chassait-il ? Ce n'est pas toujours beau, l'amour ! (Il frappe

du doigt à la porte de la chambre.) Rien. Andrée? Andrée? Je sais que vous ne dormez pas. Je vois votre lumière. Andrée! Un seul mot, et je pars. On va m'entendre. Andrée! Si l'on nous trouve, ce sera votre faute. Oui ou non, ouvrez-vous? Andrée! (La porte s'ouvre; Jean Baudry paraît, la lampe à la main.)

SCÈNE V.

JEAN BAUDRY, OLIVIER.

JEAN BAUDRY.

Que voulez-vous à mademoiselle Andrée?

OLIVIER, à part.

Lui!

JEAN BAUDRY.

Je croyais que vous n'étiez plus dans cette maison.

OLIVIER.

J'avais oublié...

JEAN BAUDRY.

Ne mentez pas!

OLIVIER.

Monsieur!

JEAN BAUDRY.

Malheureux! c'est donc vrai? J'en doutais encore. Je ne pouvais croire à tant de honte. Tu vois, ton action est si abominable que tu es obligé de la nier, oui, de mentir, et que, même toi qui es capable de la faire, tu n'es pas capable de la dire!

OLIVIER.

Eh bien, non ! je ne mentirai pas. Assez d'hypocrisie. Oui, je suis venu pour elle.

JEAN BAUDRY.

Qu'espérais-tu ? La trouver peut-être ?

OLIVIER.

Ou la faire venir.

JEAN BAUDRY.

Et alors l'effrayer, la troubler de la menace d'un scandale ? et, si elle n'obéissait pas, rester, te faire surprendre par les domestiques, la compromettre, déshonorer une jeune fille et votre père !

OLIVIER.

Je l'aime. Je l'aimais avant de savoir que vous pensiez à elle. Je n'ai pas cessé de l'aimer à la minute, c'est vrai, voilà mon crime. Je l'adore, et je viens vous la disputer. Je sais que c'est mal. Croyez-vous que je me donne raison ? Ce soir, je me dévouais, je m'en allais, il ne fallait pas me chasser. Maintenant, la passion m'a repris. Je n'y peux rien, j'ai dans le cœur une démence qui me mène où il lui plaît. Ce n'est pas à moi que vous parlez, c'est à un fou. Tuez-moi si vous voulez, je l'aime. Personne n'existe plus. Il n'y a plus de protecteur ni d'obligé, de père ni de fils; il y a un jeune homme...

JEAN BAUDRY.

Ah ! oui.

OLIVIER.

Il y a un jeune homme et une jeune fille, et l'amour qui commande !

JEAN BAUDRY.

Un jeune homme, oui! Je m'attendais à ce mot. — Oui, tu es un jeune homme, toi! tu as des compensations en foule : l'activité, ta réputation à faire, la croissance de ta destinée, la vie toute grande ouverte, toutes les autres jeunes filles. Alors tu me la prends, à moi qui n'ai qu'elle. Tu me prends ma seule joie possible, ma seule chance d'être heureux, la fleur de ma vie en ruine. Rien ne t'arrête, ni mon avenir — ni ton passé. Ah! voilà ta manière d'être reconnaissant! Tu ne laisses rien à celui qui t'a donné tout. Tiens, j'ai cru te changer, mais l'éducation n'a rien fait. Tu es bien toujours le même. Tu viens me dépouiller, la nuit, dans la maison que je t'ai ouverte! — Il y a un jeune homme! Dis donc, quel jeune homme serais-tu sans moi? Aurais-tu osé lever les yeux sur elle, aurais-tu osé seulement t'approcher d'elle, si je t'avais laissé où je t'ai trouvé? Oui, à présent, tu es joli, bien peigné, beau parleur, vêtu à la mode. Misérable! Il y a un jeune homme! Oui, tu es jeune; moi, j'ai quarante-six ans; alors tu dis : luttons! Soit. J'accepte la lutte. Mais viens avec ta jeunesse toute seule, commence par ôter cet habit qui m'appartient et par remettre tes guenilles, et nous verrons si mes rides ne valent pas tes haillons!

OLIVIER, bondissant sur lui.

Monsieur! (Jean Baudry croise les bras et le regarde. — Olivier recule.) Vous avez raison; je vois maintenant ma conduite dans toute sa laideur. La peine sera ce que vous déciderez.

JEAN BAUDRY.

Vraiment!

OLIVIER.

Je ne vous demande pas de pardon, je n'en accepterais pas; il faut une expiation. A présent, je me hais moi-même. C'est vrai, il m'est toujours resté dans le sang quelque chose de mon commencement. Malgré vos excellents soins, je n'ai jamais été complétement renouvelé; j'ai eu des rechutes fréquentes; celle-ci est la plus profonde. Oui, tout ce que j'ai est à vous; tout ce que je suis est à vous; mon vêtement, ma parole, le son de ma voix, mon geste, ma pensée, tout est à vous. Arrachez-moi tout ce que je vous ai si mal payé et rejetez-moi où vous m'avez pris. Vous ne le feriez pas que je le ferais moi-même. Je m'arracherai cette existence dont j'ai abusé contre vous; je m'arracherai ces habits ingrats, je m'arracherai ma profession, je jure que cette fois je ne suis plus médecin, je m'arracherai mon éducation, j'oublierai le peu que je sais, je m'abrutirai, je traînerai mes haillons dans les bouges, j'anéantirai en moi tout ce qui vous appartient. Dès ce moment, je redeviens le vagabond que j'étais. Si ça ne vous suffit pas, choisissez le châtiment que vous préférerez, et choisissez-le terrible. Quel qu'il soit, je l'approuve. J'attends mon arrêt.

JEAN BAUDRY.

Vous allez le connaître. — Montez à la chambre de Barentin. Vous le réveillerez et vous lui direz de réveiller monsieur Bruel. Il le priera de ma part de venir ici avec mademoiselle Andrée. — Et puis, il attellera. Vous saurez de lui l'heure exacte du packet d'Angleterre.

OLIVIER.

J'y vais.

JEAN BAUDRY.

Vous reviendrez ici en même temps que monsieur Bruel.

OLIVIER, à part.

Oh ! je la reverrai donc encore une fois ! (Il sort.)

SCÈNE VI.

JEAN BAUDRY, seul.

Elle l'aime ! — Elle me disait de lui parler doucement. Et encore : « Comme vous avez été bon pour lui ! » Parce que c'est par là que je suis moins libre. Il a vingt-deux ans, il y a un jeune homme ! — On dit : Faites le bien, cela vous portera bonheur. Je l'ai fait, le bien. J'ai ramassé dans la boue un enfant que j'ai purifié, que j'ai nourri, que j'ai fait homme. Cet homme m'arrache le cœur et le met sous ses talons. — Elle l'aime. — Que m'importe? c'est une fière et loyale créature ; je suis sûr de sa fidélité ; ai-je jamais espéré son amour? Non, j'ai voulu surtout une fille, et je l'aurai. — Il fera ce qu'il a dit. Le voilà retombé dans le mal, plus affreux maintenant que je lui ai fait une conscience. Rien ne s'envenime comme l'amour blessé. C'est sa faute ! La vie est mal faite. Son amour, qui nous perd tous, pouvait être notre bonheur. Mari d'Andrée, aimé d'elle, il était heureux et bon à jamais ; j'avais terminé mon œuvre. Il a fallu que, moi, je me misse à aimer précisément la même femme, une jeune fille, à cinquante ans tout à l'heure ! Et alors, voilà trois malheureux : lui, elle et moi. Tout s'évanouit. Le bon souvenir que j'avais en moi, la pensée

amie qui m'aidait à porter mon âge, la chère petite étoile qui consolait mon crépuscule, je ne l'aurai plus. Mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE VII.

JEAN BAUDRY. BRUEL. ANDRÉE, puis OLIVIER.

BRUEL.

Eh bien, qu'y a-t-il? Comme vous êtes pâle!

JEAN BAUDRY, à part, regardant Andrée

Elle a pleuré.

BRUEL.

Mais qu'est-ce qu'il y a donc?

JEAN BAUDRY.

Attendez un peu.

OLIVIER, entrant.

Monsieur, le packet part dans une heure.

JEAN BAUDRY.

C'est bien.

BRUEL.

Mais qu'est-il donc arrivé?

JEAN BAUDRY.

Une chose toute simple : — monsieur et moi, nous aimons tous deux la même femme.

BRUEL.

Ma fille!

JEAN BAUDRY.

Oui, votre fille. — Et maintenant, jugez tous avec moi.

Est-il possible que, monsieur et moi, nous nous revoyions, étant ce que nous sommes, après ce que nous avons été ? Est-il possible que nous nous rencontrions dans un salon ou dans la rue ? Est-il possible que mademoiselle Andrée soit exposée à se retrouver en face de celui qui va souffrir à cause d'elle ? Pouvons-nous, monsieur et moi, rester dans le même pays ?

OLIVIER.

Je m'en irai.

JEAN BAUDRY.

Il faut qu'un des deux s'en aille, et il faut que ce ne soit pas le mari d'Andrée, car on ne peut pas l'expatrier, elle. Il faut qu'un des deux s'en aille parmi les étrangers, que sa vie soit la feuille morte emportée au vent froid de l'exil, et, pendant que l'un gardera tout, son pays, ses amis, sa maison, sa rue, et aura tout cela doré par le regard de la femme qu'il aime, l'autre, seul, rejeté, jaloux, traînera son cœur vide dans le monde désert. Il le faut ! il le faut !

BRUEL.

Oui, il le faut.

JEAN BAUDRY.

Le faut-il vraiment ?

OLIVIER.

Oui.

JEAN BAUDRY.

Vous le pensez tous ?

BRUEL.

Oui.

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Et vous?

ANDRÉE.

Il le faut.

BRUEL.

Merci, Andrée!

JEAN BAUDRY.

Il ne pourra jamais revenir?

ANDRÉE.

Jamais.

JEAN BAUDRY, à part.

Comme elle l'aime! (Haut.) En ce cas, puisque c'est l'avis de tout le monde, séparons-nous. Allons, Andrée, vous n'avez pas un mot à dire à celui qui va partir?

ANDRÉE.

Adieu, monsieur.

JEAN BAUDRY.

Vous ne lui tendez pas la main?

ANDRÉE.

Oui. (Elle tend la main à Olivier.)

JEAN BAUDRY.

Eh bien! à qui donc tendez-vous la main?

ANDRÉE.

A celui qui va partir.

JEAN BAUDRY.

Mais celui qui va partir, c'est moi!

ANDRÉE.

Comment?

OLIVIER.

Non!

BRUEL.

Ah çà, qu'est-ce que vous dites?

JEAN BAUDRY.

Je dis que ces enfants s'aiment et que je ne peux pas les séparer.

ANDRÉE.

C'est à vous que j'appartiens.

BRUEL.

Jean, ma fille est à vous.

JEAN BAUDRY.

Je la refuse.

OLIVIER.

Non!

JEAN BAUDRY.

Ce n'est pas même un sacrifice. Quel plaisir aurais-je à vous faire souffrir, toi et elle? Au lieu que je puis avoir encore une joie : la vôtre.

BRUEL.

Baudry!

JEAN BAUDRY.

Allons, tout le monde consent.

OLIVIER.

Excepté moi.

JEAN BAUDRY, *haussant les épaules.*

Toi? tu l'aimes!

OLIVIER.

Jusqu'à l'ingratitude, vous le savez. Mais je ne veux pas mourir de honte. Je refuse.

JEAN BAUDRY.

Tu as dit que la peine serait ce que je déciderais.

OLIVIER.

Vous avez déjà trop fait pour moi.

JEAN BAUDRY.

Oui, j'ai trop fait pour ne pas achever.

OLIVIER.

Sans vous, je n'aurais pas même de cœur.

JEAN BAUDRY.

T'ai-je fait un cœur pour le briser?

OLIVIER.

J'ai besoin de souffrir! Je refuse.

BARENTIN, entrant.

Monsieur, il est temps pour le bateau.

OLIVIER.

Me voici. (Barentin sort.)

JEAN BAUDRY.

Si tu pars, je n'en partirai pas moins.

OLIVIER, se jetant dans ses bras.

Adieu!

JEAN BAUDRY.

Tu le veux?

OLIVIER.

Oui, je le veux! (Il s'arrache de l'étreinte de Jean Baudry, et sort.)

JEAN BAUDRY.

Eh bien! partons.

BRUEL.

Baudry!

ANDRÉE.

Monsieur!

JEAN BAUDRY, à Andrée.

Je vous le ramènerai.

FIN.

POUR PARAITRE A LA FIN DE JANVIER:

PROFILS

ET

GRIMACES

4e ÉDITION

SEULE COMPLÈTE.

Un beau volume in-8°, sur papier vélin.

PARIS — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOÎT, 7